3962

1

GUILLAUME

LE DÉBARDEUR,

DRAME POPULAIRE MÊLÉ DE CHANTS,

EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR MM. DUMERSAN ET DELABORDE,

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 23 MAI 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LA MÈRE GUILLAUME.....	Mme CHEZA.
GUILLAUME, son fils, débardeur.....	M. DESHAYES.
LA MARQUISE DE VERNEUIL.....	Mlle MÉLANIE.
ROSALIE, sa fille.....	Mlle MAX.
L'AMIRAL FRANVILLE.....	M. SERRES.
JOLICOEUR, professeur de natation.....	M. NEUVILLE.
L'ENRHUMÉ, débardeur.....	M. LESUEUR.
LOLOTTE, sa sœur, chamarreuse.....	Mlle LÉONTINE.
LE COMTE DE BELMARE.....	M. DUBOURJAL.

UN EXEMPT.
UN NOTAIRE.
UN VALET DE CHAMBRE.
UN GARÇON TRAITEUR.
PERSONNES DE LA SOCIÉTÉ.
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.
DES SOLDATS.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

La scène est à Paris, en juillet 1789.

Les personnages sont indiqués en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre.

ACTE I.

Une salle basse, simple, mais propre, avec des meubles communs. Elle ouvre au fond sur le quai.

SCENE I.

LA MÈRE GUILLAUME, *finissant de ranger la salle.*

Quel beau jour pour une mère que celui où elle marie son fils, surtout lorsqu'il ne doit pas la quitter, lorsque le nouveau ménage reste avec elle dans la modeste demeure où tant d'années se sont écoulées! C'est ici que, sous les yeux de feu mon brave mari, mon Guillaume a pris des leçons du métier d'honnête homme; et il le fait bien, ce métier-là; il est rude, il ne mène pas à la fortune; mais qu'a-t-on besoin de richesse pour être heureux? Allons, tout est propre, le souper de la famille et des amis est prêt; je me suis donné du mal, mais je ne m'en plains pas.

SCÈNE II.

LA MÈRE GUILLAUME, ROSALIE.

ROSALIE, *qui a entendu les derniers mots.*

Si vous m'aviez attendue, je vous aurais évité la moitié de la peine.

LA MÈRE GUILLAUME.

Ah! te voilà, ma fille?... Tu avais à faire des courses, tes petites emplettes pour demain... car c'est pour demain... Es-tu contente? seras-tu heureuse?

ROSALIE.

Si je serai heureuse que Guillaume veuille bien m'épouser! moi, une pauvre fille orpheline...

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

Je n'ai jamais connu que vous,
Pour parents, depuis mon enfance.
Pour combler votre bienfaisance,
Votre fils devient mon époux.
Vous me serez doublement chère,
Car je pourrai, d'après la loi,
Toujours vous appeler ma mère :
Rien ne sera changé pour moi.

LA MÈRE GUILLAUME.

Ni pour moi non plus, ma chère Rosalie. Le hasard qui t'a fait tomber dans nos mains, aurait pu te mettre avec des gens

plus riches, mais qui ne t'auraient pas aimée davantage. Et puis, mon enfant, nous avons de l'honneur chez nous ; feu mon mari a été soldat de marine, pilote. Ayant été blessé dans la guerre d'Amérique, il n'a pas pu reprendre de service ; il s'est mis ouvrier sur le port, débardeur ; son fils a fait comme lui. Ça ne l'a pas empêché d'avoir un peu d'éducation. Aussi, on dit qu'il est au-dessus de son état... Il a prospéré ; de simple ouvrier il est devenu maître, et il a lui-même plusieurs ouvriers qu'il fait travailler. Voilà ce que c'est que la bonne conduite !

ROSALIE.

Et pour moi, que de soins ! quelle tendresse ! comme je me suis habituée à l'aimer ! Combien j'ai été heureuse d'apprendre qu'il n'était pas mon frère, et qu'il pouvait être mon mari.

LA MÈRE GUILLAUME.

Cependant, il n'a pas toujours les manières bien gracieuses, il a quelquefois de la brusquerie.

ROSALIE.

Mais il a tant de franchise !

LA MÈRE GUILLAUME.

Toi, qui es mignonne, délicate, tes petites mains qui sont habituées à faire de jolies broderies ; ton état qui te met en rapport avec des personnes comme il faut ! ça te fait même des jalouses dans nos connaissances.

ROSALIE.

Ne craignez rien, ma mère, et jugez-moi comme je juge Guillaume, par le cœur.

LA MÈRE GUILLAUME.

Ah ça, mais, où est-il donc? une veille de noces ! il ne se presse guère de rentrer... Ah ! voilà son premier garçon, l'Enrhumé, qui va nous donner de ses nouvelles.

SCENE III.

LES MÊMES, L'ENRHUMÉ.

L'ENRHUMÉ.

Eh ben ! mère Guillaume, v'là une drôle de chose !

LA MÈRE GUILLAUME.

Quoi donc?

L'ENRHUMÉ.

Ce que vot' fils vient de nous apprendre.

LA MÈRE GUILLAUME.

Après?

L'ENRHUMÉ.

Il se marie demain, et il ne nous le dit que ce soir !

LA MÈRE GUILLAUME.

Qu'aviez-vous besoin de le savoir plus tôt?

L'ENRHUMÉ.

Parce qu'il nous a invités à souper, et qu'on aurait pu avoir pris de l'avance.

LA MÈRE GUILLAUME.

Bah! bah! pour manger et boire, vous êtes toujours prêts... Et qui a-t-il invité?

L'ENRHUMÉ.

Moi, d'abord, et puis son ami, Jolicœur, le baigneur juré de l'école de natation des dames. C'est un joli état qu'il fait là... ce qu'il voit est plus agréable à retirer de l'eau que nos bûches.

LA MÈRE GUILLAUME.

Taisez-vous, mauvais sujet.

L'ENRHUMÉ, *riant.*

Tiens, tiens!

AIR : *L'amour ainsi que la nature.*

L'Enrhumé n'est pas un' cruche.
Faudrait êtr' soi-même un' bûche,
Pour ne pas faire le choix,
Entre un' femme, un morceau d' bois.
Pour en remplir la voiture,
J' la press'rais contre mon cœur...
Rien n' vaudrait, dans la nature,
Le métier de débardeur.

LA MÈRE GUILLAUME.

As-tu fini? Voyez le joli garçon pour presser des femmes contre son cœur!

L'ENRHUMÉ.

Mais!... Après ça, Guillaume m'a chargé aussi d'inviter ma sœur Lolotte, la chamarreuse, pour être demoiselle de noces. Je ne sais pas si ça lui fera grand plaisir, à ma sœur Lolotte.

ROSALIE.

Pourquoi?... n'est-elle pas notre amie?

L'ENRHUMÉ.

Oui; mais je crois qu'elle avait eu d'autres idées, et que s Guillaume avait voulu... Il lui a un petit peu fait la cour, tout de même.

ROSALIE, *surprise.*

Ah!...

LA MÈRE GUILLAUME.

Ça n'est pas vrai. Ta sœur se met dans l'idée que tous les hommes sont amoureux d'elle.

L'ENRHUMÉ.

Ah! du reste, elle ne manquera pas de mari. Jolicœur n'en ait pas fi, lui!

LA MÈRE GUILLAUME.

C'est bon, c'est bon, bavard! Dis-moi où est mon fils.

L'ENRHUMÉ.

Quand je suis parti pour aller prévenir ma sœur Lolotte de venir souper ici, Guillaume était sur la berge à causer avec Jolicœur.

LA MÈRE GUILLAUME.

C'est étonnant qu'il ne rentre pas.

ROSALIE.

Ça m'inquiète.

L'ENRHUMÉ.

Il faisait peut-être des réflexions sur le mariage. Dam! au moment d'en finir... queq' fois... il pensait peut-être à ma sœur Lolotte.

ROSALIE, *inquiète.*

Cela se pourrait-il ?

LA MÈRE GUILLAUME.

Non, ma fille. — Veux-tu te taire, mauvaise langue? — Ne crains rien, ma fille; Guillaume est un honnête homme, et s'il t'épouse, c'est qu'il sait tout ce que tu vaux. Quant à Lolotte, c'est une bonne fille, mais elle est légère, étourdie, elle ne songe qu'à danser.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOLOTTE.

LOLOTTE.

Bien, bien! mère Guillaume; arrangez-moi de taffetas pour quarante sous. Je ne vous en veux pas, je respecte vos préjugés.

Air nouveau de Béancourt.

La danse est ce que j'aime,
C'est un plaisir extrême!
Je ne puis me lasser
De danser et valser.
Lorsqu'une jeune fille
Est légère et gentille,
Elle est sûre en ce cas
De n' pas
Perdre ses pas.

Lorsque l'on fait la chaîne,
Un danseur vous entraîne,
Et dans le deux à deux
Il exprime ses feux.
Quelquefois il balance.
Mais enfin il le lance,
Et souvent il est pris
En f'sant le vis-à-vis.
La danse, etc.

Elle danse sur la ritournelle.

LA MÈRE GUILLAUME.

Danse, danse, amuse-toi.

LOLOTTE.

Pendant que je suis jeune, n'est-ce pas? J'aurai le temps de me reposer. D'ailleurs, monsieur Jolicœur aime la gaîté, lui. Va, va, Rosalie, ne sois pas jalouse de moi; entre bonnes amies, il ne faut pas aller sur les brisées les unes des autres. Guillaume est ton prétendu, je n'en veux plus.

ROSALIE.

Il serait donc vrai qu'il t'a fait la cour ?

LOLOTTE.

Mais, dam! je crois qu'on en vaut bien la peine. Après ça, c'est un drôle de caractère, il est bourru, il ne rit jamais. Je te souhaite tout plein de bonheur avec lui, et j'aime autant être la demoiselle de noces que la mariée. Il y aura un bal, je danserai sans m'inquiéter d'autre chose.

ROSALIE.

Mais, mon Dieu! Guillaume n'arrive pas.

LOLOTTE.

C'est qu'il n'est pas pressé. Il faut t'y habituer, ma chère; quand il sera ton mari, ce sera bien autre chose. Le mari de ma bourgeoise ne rentre que tous les huit jours.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUILLAUME.

LA MÈRE GUILLAUME, *courant à lui.*

Enfin te voilà!

GUILLAUME, *brusquement.*

Eh bien, oui, me voilà. — Après?

LA MÈRE GUILLAUME.

D'où viens-tu?

GUILLAUME.

De mes affaires.

ROSALIE.

Vous nous avez donné bien de l'inquiétude.

GUILLAUME.

Pourquoi? Est-ce que je suis un enfant? aviez-vous peur que je sois perdu?

LA MÈRE GUILLAUME.

Comme tu lui réponds!

GUILLAUME.

C'est que je n'aime pas la curiosité. (*Voyant Rosalie qui s'essuie les yeux.*) Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? je vous ai fait du chagrin! (*Avec bonté.*) Bonsoir, ma mère; bonsoir ma, Rosalie. Embrassez-moi. J'ai été un peu brusque; c'est que j'avais la tête occupée. Je vous demande pardon. (*Il les embrasse.*)

L'ENRHUMÉ.

V'là la paix faite.

LOLOTTE, *bas à l'Enrhumé.*

Il fait le câlin.

LA MÈRE GUILLAUME.

Mais comme tu as chaud! (*Elle lui essuie le front.*)

GUILLAUME.

Oui, c'est que je viens de faire une course.

LA MÈRE GUILLAUME.

Et tu ne veux pas nous dire...

GUILLAUME.

Ce n'est pas la peine, ça ne regarde que moi.

L'ENRHUMÉ.

Tu viens peut-être de chez le traiteur, commander le repas de noces?

GUILLAUME.

Non, j'en ai chargé Jolicœur.

LOLOTTE, *à part.*

Voyez s'il fera attention à moi! (*Haut.*) Avez-vous retenu des musiciens pour le bal?

GUILLAUME.

Ça regarde encore Jolicœur.

LOLOTTE.

Bon. J'espère qu'il les aura retenus pour toute la nuit.

GUILLAUME.

Ma mère, mes amis, voulez-vous me faire un plaisir?

TOUS.

Oui.

GUILLAUME.

C'est de me laisser seul un moment.

LOLOTTE, *à part.*

Est-il gentil!

ROSALIE.

Nous nous en allons.

GUILLAUME.

Non, reste, Rosalie, c'est avec toi que je désire être seul. La veille d'un jour comme celui de demain, nous avons bien des choses à nous dire.

LOLOTTE.

AIR : *Un moment de peine.* (Rendez-vous bourgeois.)

Aujourd'hui, ma chère,
C'est encor ton frère.

ROSALIE.

Un frère chéri,
Demain mon mari!

LOLOTTE, *un peu ironiquement.*

Rien n'est plus honnête
Que ce tête-à tête!
Ah! quel beau moment
Pour le sentiment.

ENSEMBLE.

GUILLAUME ET LA MÈRE GUILLAUME.

Aujourd'hui, ma chère,
C'est encore ton frère,
Ce frère chéri
Sera ton mari.

ROSALIE, *à la mère Guillaume.*

Aujourd'hui, ma mère,
C'est encor mon frère :
Ce frère chéri
Sera mon mari.

L'ENRHUMÉ, *à Lolotte.*

Tu vois bien, ma chère,
Qu'ell' l'aim' comme un frère :
Ce frère chéri,
Sera son mari.

LOLOTTE, *à l'Enrhumé.*

Ell' lui semble chère,
C'est encore son frère :
Sera-t-il chéri
Quand c' sera son mari ?

La mère Guillaume, Lolotte et l'Enrhumé sortent.

SCENE VI.

ROSALIE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

A présent, ma chère Rosalie, il faut me parler à cœur ouvert.

ROSALIE.

Je ne parle jamais autrement.

GUILLAUME.

Tu vas t'enchaîner pour toute ta vie.

ROSALIE.

Tant mieux.

GUILLAUME.

N'y auras-tu jamais de regret?

ROSALIE.

Pourquoi en aurais-je ?

GUILLAUME.

Tu es bien jeune.

ROSALIE.

Je t'aimerai plus longtemps.

GUILLAUME.

Tu le crois aujourd'hui.

ROSALIE.

N'en ai-je pas l'habitude?

GUILLAUME.

Je connais mon caractère ; je suis un peu brusque.

ROSALIE.

Mais pas méchant.

GUILLAUME.

Dans mon métier on n'a pas beaucoup le temps d'apprendre la politesse.

ROSALIE.

C'est vrai, mais la franchise ne s'apprend pas.

GUILLAUME.

Enfin, j'ai des défauts, et ma tête...

ROSALIE.

Ton cœur n'en a pas.

GUILLAUME.

Pour ça, j'en réponds. Je veux que tu sois heureuse, Rosalie; mais il me revient toujours une pensée.

ROSALIE.

Dis-la-moi.

GUILLAUME.

Quoique tu sois un enfant trouvé, tu appartiens peut-être à une famille riche.

ROSALIE.

J'appartiens à celle qui m'a élevée.

GUILLAUME.

Ce joli berceau dans lequel tu étais quand mon père t'a recueillie; ces langes fins, ce mouchoir brodé d'or, avec un chiffre...

ROSALIE.

Que m'importent ces souvenirs, puisqu'on les a oubliés si longtemps. Le peuple m'a adoptée, je suis son enfant, je t'aimerai toujours comme je t'aime. Tu doutes de mon cœur, je ne doute pas du tien, moi. Je sais que tu as refusé de te marier à de jolies filles, à Lolotte qui est plus jolie que moi.

GUILLAUME.

Ce n'est pas vrai; quand à moi, je te l'ai dit, j'ai des défauts ; mais je m'en corrigerai.

ROSALIE.

J'en suis sûre.

AIR de *Béancourt*.

Ici je m'engage
A devenir sage;
Tu feras, je gage,

Ce miracle-là.
De ta brusquerie
Ta femme chérie (*bis.*)
Te corrigera.

ENSEMBLE.

Quand on s'aime bien,
Un défaut n'est rien.
Nous pouvons tous deux
Devenir heureux.

GUILLAUME.

Quand on s'aime bien,
Ça ne coûte rien.
Nous pouvons, etc.

SCENE VII.

L'ENRHUMÉ, LOLOTTE, JOLICOEUR, GUILLAUME, ROSALIE, MÈRE GUILLAUME.

JOLICOEUR, *entrant le premier du dehors, et appelant les autres*
Holà, hé! Guillaume, mère Guillaume, Rosalie, tout le monde.

TOUS.

Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

GUILLAUME.

Pourquoi donc cet air effaré, Jolicœur?

JOLICOEUR.

Chut! fermez la porte.

L'ENRHUMÉ.

J'y vas.

TOUS.

Ah! mon Dieu!

GUILLAUME.

Qu'as-tu donc?

JOLICOEUR.

Un moment. — Je suis essoufflé, j'ai tant couru!

GUILLAUME.

Est-ce qu'on te poursuivait?

JOLICOEUR.

Pas moi. — La porte est-elle bien fermée?

LA MÈRE GUILLAUME.

Oui: après?

JOLICOEUR.

Guillaume, qu'est-ce que tu as commis?

GUILLAUME.

Moi?

JOLICOUR.

Oui, toi ? Quel mauvais coup as tu fait !

GUILLAUME.

Je n'ai jamais fait de mauvais coup.

JOLICOEUR.

Cependant, on te cherche.

LA MÈRE GUILLAUME.

Ah ! mon Dieu ! mon fils !...

GUILLAUME.

N'ayez donc pas peur, ma mère, je n'ai rien à me reprocher.

ROSALIE.

J'en suis sûre.

JOLICOEUR.

Cherche dans ta conscience.

GUILLAUME.

Jolicœur, est-ce une mauvaise plaisanterie?

JOLICOEUR.

Je plaisante souvent, je suis gai, farceur, banbocheur et noceur... mais pas quand il s'agit des amis ; alors je suis tout cœur.

LOLOTTE.

C'est flatteur!

GUILLAUME, *se fâchant.*

Ah ça, tu t'expliqueras peut-être.

JOLICOEUR.

Oui. Où as-tu été tantôt, quand tu m'as quitté sur la berge ?

GUILLAUME.

J'ai été voir des bateaux de bois qui arrivaient du côté de l'île Louvier.

JOLICOEUR.

Bien ! je ne sais pas où tu as été ensuite ; mais pourquoi t'es-tu sauvé comme un voleur? on t'a vu revenir tout courant ; un homme courait après toi...

GUILLAUME.

Je ne voulais pas qu'il m'attrape.

JOLICOEUR.

Tu avais donc peur ?

GUILLAUME.

Non, mais je voulais l'éviter.

JOLICOEUR.

Eh bien, il t'a suivi de loin, il t'a vu entrer ici, et comme j'y venais, il m'a arrêté, moi, il m'a dit : Mon ami, connaissez-vous l'homme qui vient d'entrer là ? — Pourquoi ne le connaîtrais-je pas, ai-je répondu ? je ne renie pas mes amis. S'agit-il d'une affaire? faut-il s'aligner, tirer la savate ? Guillaume est bon là, et moi aussi. — Il s'appelle Guillaume? — Débardeur, et moi Joli-

cœur, baigneur juré, maître de natation pour les dames : vous voyez qu'il n'y a pas d'affront. — Ça suffit, vous me reverrez. Il a repris ses jambes à son cou, en courant comme un dératé.— Guillaume, il y a queq' chose, on t'en veut ; si tu as queque mauvaise affaire, tu feras bien de te cacher.

GUILLAUME.

Me cacher? jamais. Et pourquoi penses-tu que j'aie quelque chose à craindre ?

JOLICOEUR.

Parce que, si quelqu'un courait après moi, je ne pense pas que ça soye pour me forcer d'accepter le prix de vertu.

AIR *des Gendarmes.*

Dans ce monde où l'on suit les traces
De l'égoïsme et du plaisir,
Je sais qu'on court après les places,
Après l's honneurs, pour s'en saisir :
On court, lorsque l'on sollicite,
On court après l'or : mais, vois-tu,
On n'court guère après le mérite,
On n'court pas après la vertu.

ROSALIE.

Mon ami, je t'enprie, dis nous ce qui t'est arrivé !

LOLOTTE.

Quel qu'avanture de femme, monsieur Guillaume aura fait des siennes.

L'ENRHUMÉ.

Ah ! la veille de sa noce !

JOLICOEUR.

Le lendemain, passe.

LA MÈRE GUILLAUME.

Taisez-vous donc ! — Mon ami, je suis inquiète...

GUILLAUME.

Allons, il faut vous rassurer. Je ne voulais pas parler do si peu de chose...

MÈRE GUILLAUME.

Conte-nous ça bien vite.

GUILLAUME.

Je venais de quitter Jolicœur, lorsque je vis sur le port un monsieur bien couvert, qui regardait arriver les bateaux. Comme il s'éloignait, je m'aperçus que quelque chose tombait de son surtout. Je m'approche, je regarde par terre, je ramasse, c'était un gros portefeuille ; il était bourré de billets de banque. — Je cherche des yeux ce monsieur, et je le vois monter dans une voiture de place. Je crie, je cours après : la voiture avait détourné par les rues, impossible do la rejoindre. Je reviens à la

place des fiacres : un cocher avait entendu le monsieur dire son adresse. Je ne fais ni une ni deux ; je cours, j'arrive, pas si vite que les chevaux, bien entendu. Il y avait une bonne trotte. Je demande au concierge de l'hôtel, car c'était un bel hôtel, ma foi, je lui demande s'il ne vient pas de rentrer un monsieur en surtout, avec une croix de Saint-Louis.—Qu'est-ce que ça vous fait? me répond insolemment le concierge. — Ça me fait que je veux lui parler. — Vous? me dit-il en me toisant du haut en bas. — Il paraît que mon costume de débardeur l'offusquait. — Oui, moi. — Ah! reprend-il en me riant au nez : on ne parle pas comme ça à monsieur l'amiral. — Dans ce moment il se fait un grand bruit sur l'escalier. J'entends l'amiral qui disait à ses domestiques : — Courez, tâchez de rattraper ce fiacre! Mon portefeuille sera perdu, volé ! soixante mille francs que je venais de toucher chez mon notaire !... — Sur le coup, je crie du bas de l'escalier : Monsieur, ne craignez rien, votre portefeuille n'est pas perdu. — L'amiral descend : je reconnais le surtout, la croix de Saint-Louis ; il me regarde, me dit : Vous n'êtes pas le cocher, comment se fait-il?... — Il se fait, monsieur, que vous n'avez pas perdu votre portefeuille dans le fiacre, mais sur la berge où vous regardiez les bateaux. Le voilà. — Je le lui remets dans les mains, et je m'en vais. Il m'arrête. — Mon ami, dit-il, vous méritez une récompense. — Merci, monsieur, je n'en ai pas besoin. — Mais, si fait, je veux !... — Merci, monsieur, vous dis-je. Et je file. — Arrêtez cet homme! — Le concierge, qui n'avait pas voulu me laisser entrer, ne voulait plus me laisser sortir. Je lui donne un croc-en-jambe, je l'étale, et je pars au galop. — Courez après. Et je vois un grand escogriffe qui se lance après moi. Bon, que je dis, nous allons jouer aux barres. Je fais des détours, je le dépiste, j'arrive, et voilà pourquoi je suis venu si tard.

ROSALIE.

J'étais bien sûre que Guillaume n'avait pas fait une mauvaise action...

LA MÈRE GUILLAUME.

Et moi aussi..

JOLICOEUR.

Eh bien ! le grand escogriffe ne t'avait pas perdu de vue. Tu es bien bon enfant de te mettre en nage pour fuir la reconnaissance... A ta place, j'aurais très-bien accepté un billet de mille, n'aurait-il été que de cinq cents... Ça valait bien ça.

GUILLAUME.

Laisse donc! Est-ce que je demande l'aumône?...

AIR : *Moi, je suis un bonhomme.*

Laissons soulager la misère
Qui ne peut pas gagner son pain,
Et ne prenons pas le salaire

Que n'a pas gagné notre main.
Qu'importe la plus forte somme,
En consultant la probité?
Afin d' sestimer, l'honnête homme
Ne r'çoit que c' qu'il a mérité.

LA MÈRE GUILLAUME.

Tu as bien fait de refuser, mon fils; ton père aurait fait de même.

GUILLAUME.

Ah ça! les explications sont faites, songeons à nos affaires.

L'ENRHUMÉ.

Au souper.

LOLOTTE.

A la toilette de la mariée.

ROSALIE.

Elle sera simple.

LOLOTTE, *riant.*

Comme ton cœur.

JOLICOEUR.

Pas comme le vôtre, jolie Lolotte.

LOLOTTE.

Ah! vous me parlez, enfin? c'est étonnant. Voyez Guillaume, il se marie, lui; mais vous, vous n'en finissez pas. Ce sont toutes les belles dames que vous baignez qui vous tournent la tête.

JOLICOEUR.

Oui, avec des manteaux de laine et des serre-têtes de toile cirée; elles sont belles comme ça... D'ailleurs, aux bains, je ne connais que les mœurs, je suis un homme de bois, et je ne m'enflamme que quand je suis hors de l'eau.

GUILLAUME.

Assez causé. Ça finira-t-il? Ma mère, allez donner le dernier coup de main au souper. Lolotte, allez voir la toilette de ma femme.

LOLOTTE, *à part.*

Sa femme!

GUILLAUME.

Toi, l'Enrhumé, va voir pourquoi monsieur Rimblot, mon témoin, n'est pas arrivé. Allons, chaud, chaud, chacun à son affaire!

AIR : *Panpan.*

JOLICOEUR.

Chaud, chaud, j'aim' ce langage.
Chaud, chaud, ça m' fait plaisir.
Il n' faut en mariage
Laisser rien refroidir,

Ni l'amour de la femme,
En attendant le r'pas,
Ni du mari la flamme,
Ni la chaleur des plats.

TOUS.

Chaud, chaud, etc. *Ils sortent.*

SCENE VIII.

JOLICOEUR, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Toi, Jolicœur, je t'ai chargé de tous les détails...

JOLICOEUR.

Je les ai soignés. Le dîner à la Râpée, et des matelottes comme s'il en pleuvait.

GUILLAUME.

Je vais donc assurer le bonheur de ma Rosalie. Pauvre enfant ! sans moi, quel aurait été son avenir ?...

JOLICOEUR.

C'est vrai : tout le monde n'aimerait pas à épouser une femme qui n'a ni père ni mère.

GUILLAUME.

Eh bien ! et toi, est-ce que tu ne te marieras pas bientôt ? Cependant, tu as l'air d'aimer Lolotte ?

JOLICOEUR.

Oui, j'ai l'air, mais chacun son idée.

AIR : *Amis, la matinée est belle.* (Muette.)

Embarque-toi dans l' mariage,
C'est un voyag' qui paraît beau.
Pour moi, je r'garde du rivage
Ceux qui s' mettent dans le vaisseau.
Y en a queq'zuns qui font naufrage,
Et qui coulent bas ;
D'autres qui se sauv'ent à la nage.
Moi, sans embarras,
J' prévois l'orage, et je ne m'y risque pas.
Tra la la la?
Nage toujours, mais n' t'y fi' pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand on commence ce voyage,
Qui doit être d'assez long cours,
On croit avoir pour équipage
Et les plaisirs et les amours.
Un' fois embarqué dans l' ménage,

Survient le tracas.
La femm', qu'on croyait douce et sage,
Amèn' le fracas.
C'est l' vent, l' tonnerre, on n'y résiste pas.
Tra la la la !
Nage toujours, mais n' t'y fi' pas.

GUILLAUME.

Que le diable t'emporte avec tes comparaisons !

JOLICOEUR.

Je suis un nageur philosophe. (*On entend le bruit d'une voiture et on frappe à la porte.*) Tiens, qui est-ce qui nous arrive? Ah ! sans doute le témoin que l'Enrhumé est allé chercher. (*Il va ouvrir.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, L'AMIRAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Guillaume?

JOLICOEUR.

C'est ici... Ah ! c'est l'Escogrife !

LE DOMESTIQUE, *se retournant.*

C'est ici, monsieur. (*Il sort.*)

L'AMIRAL, *entrant. Il doit avoir un ton brusque et franc.*

On a bien de la peine à vous trouver, monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Monsieur, qu'est-ce qui me procure l'honneur...?

L'AMIRAL, *au milieu.*

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

GUILLAUME.

Si fait, monsieur, mais...

L'AMIRAL.

Parbleu ! je viens vous faire mes remercîments.

GUILLAUME.

Il ne fallait pas vous déranger pour ça, monsieur.

L'AMIRAL.

Vous êtes bon coureur ; heureusement que mon domestique a aussi de bonnes jambes.

JOLICOEUR.

Il peut s'en vanter.

GUILLAUME.

Monsieur, je ne vois pas pourquoi..

L'AMIRAL.

Et moi, je ne vois pas pourquoi vous vous êtes enfui après avoir fait une belle action.

GUILLAUME.

Une action toute simple.

L'AMIRAL.

Non, parbleu!

AIR *du Verre.*

On ne voit que trop maintenant
Trotter, en sortant de la Bourse,
Des gens d'affaires, que souvent
On ne peut atteindre à la course.
Leurs façons, j'en dois convenir,
Ne ressemblent pas trop aux vôtres,
Car on voit ces gens-là courir
En emportant le bien des autres.

JOLICOEUR.

C'est pour eux qu'on a inventé la poste.

L'AMIRAL, *regardant autour de lui.*

Vous n'êtes pas heureux.

GUILLAUME.

Qui vous fait supposer cela, monsieur?

L'AMIRAL.

Le pénible métier que vous faites... débardeur!...

GUILLAUME.

Oui, montieur, le métier est rude, mais je le fais depuis mon enfance... Mon père le faisait, je l'ai continué et j'y suis accoutumé. D'ailleurs, sans être riche, nous avons de quoi vivre, ma mère et moi, et ma femme, car je vais me marier, ce que je ne ferais pas si j'étais dans la misère.

L'AMIRAL.

Pardon ; je vous croyais un pauvre ouvrier...

GUILLAUME.

Au contraire, j'en fais vivre plusieurs.

L'AMIRAL.

D'après cela, je vois qu'il me serait difficile de vous faire accepter une récompense pécuniaire; mais ce garçon, par qui j'ai su votre nom et votre adresse, l'acceptera bien pour boire à ma santé.

JOLICOEUR.

Je n'ai jamais refusé de boire à aucune santé, je ne commencerai pas par une personne aussi estimable que la vôtre.

L'AMIRAL.

Etes-vous aussi débardeur, monsieur le farceur ?

JOLICOEUR.

Non; je les estime, puisque Guillaume est mon ami; mais je suis aussi aquatique, professeur de natation pour les dames.

AIR : *Vaudeville de Ninon.*

J'ai les mêm's raisons de santé
Que tous les êtres amphibies
Pour combattre l'humidité,
Qui produit beaucoup d' maladies.
Aussi du fluide malsain
Je ne fais jamais un breuvage,
Et je corrige par le vin
L'élément dans lequel je nage.

L'AMIRAL, *riant.*

Touchez là, confrère. Je ne puis blâmer cette hygiene. Quoique l'eau soit mon élément, je n'en use pas à table. (*A Guillaume.*) Quant à vous, monsieur Guillaume, puisque vous allez vous marier, vous accepterez bien un cadeau pour la future.

GUILLAUME.

Non, monsieur.

L'AMIRAL.

Mais, corbleu! vous m'avez sauvé une somme considérable.

GUILLAUME.

J'en suis bien aise, monsieur, est-ce que vous n'en auriez pas fait autant?

L'AMIRAL.

Si fait, parbleu! Mais voilà une délicatesse de sentiments que je ne m'attendais pas à trouver dans un...

GUILLAUME.

Débardeur. Mais, monsieur, il y a des hommes de bien dans toutes les classes. L'homme qui aime le travail s'occupe dans le jour, et se repose la nuit; il n'a pas le temps de se déranger et de mal faire. Je n'ai pas eu une belle éducation, monsieur, mais j'ai eu un père qui m'a enseigné à marcher droit.

L'AMIRAL.

J'apprends à vous connaître : mais il faut que vous me connaissiez aussi. Je suis l'amiral Franville.

GUILLAUME.

Franville! mon père a eu un capitaine de ce nom-là, car il a été marin, mon père, avant de travailler dans l'eau douce; il m'a parlé bien souvent de son capitaine, qui était adoré.

L'AMIRAL.

Avant d'être amiral, j'ai été capitaine de vaisseau, je commandais l'*Indomptable.*

GUILLAUME.

C'est sur ce vaisseau-là que mon père était pilote.

L'AMIRAL.

Son nom?

GUILLAUME.

Pierre Durand, dit le Sauveur.

L'AMIRAL.

Ah! mille tonnerres! Votre père a fait avec moi la guerre d'Amérique. Nous voilà en pays de connaissance. Enchanté, mon brave!

GUILLAUME.

Eh! bien, mon amiral, vous m'avez offert quelque chose, tout à l'heure.

L'AMIRAL.

Tout ce que vous voudrez; parlez.

GUILLAUME.

En souvenir de mon père, votre amitié.

L'AMIRAL, *lui tendant la main.*

Elle vous était acquise.

GUILLAUME, *lui serrant la main.*

Vous disiez que j'étais fier; je le serai bien plus maintenant.

L'AMIRAL.

Fort bien; mais cela ne se passera pas comme ça... Je veux faire la connaissance de votre mère et de votre future.

GUILLAUME.

Mon amiral, cela leur fera honneur.

JOLICOEUR.

Et plaisir, monsieur l'amiral; je suis bien flatté d'avoir fait la vôtre.

L'AMIRAL, *souriant.*

Moi de même, monsieur?...

JOLICOEUR.

Jolicœur, à votre service.

L'AMIRAL.

Vous portez votre nom sur votre figure.

JOLICOEUR.

Monsieur l'amiral, vous me flattez.

GUILLAUME.

As-tu fini d'emb... nuyer l'amiral.

SCENE X.

LES MÊMES, L'ENRHUMÉ.

L'ENRHUMÉ.

Dis donc, Guillaume, v'là une anicroche à ton mariage.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est donc?

L'ENRHUMÉ.

Il va te manquer queq' chose.

GUILLAUME.

Quoi?

L'ENRHUMÉ.

Queq' chose d'essentiel.

JOLICOEUR.

Le repas?

L'ENRHUMÉ.

Non, un témoin... Monsieur Rimblot vient de partir pour Fontainebleau, pour aller chercher sa femme qui s'est égarée dans la forêt, avec son caissier...

JOLICOEUR, *à part.*

Bon !... mariez-vous donc.

GUILLAUME.

Eh bien faute d'un témoin, on peut en trouver un autre.

L'AMIRAL.

Et sans aller bien loin, monsieur Guillaume, vou m'avez demandé mon amitié, j'ai le droit d'être votre témoin... Vous m'acceptez, n'est-ce pas?...

GUILLAUME.

Comment pourrait-on vous refusez, mon amiral?...

L'ENRHUMÉ, *avec surprise.*

Un amiral !...

JOLICOEUR.

Oui, animal.

L'EMRHUMÉ.

Eh ben ! un amiral à sa noce, et son témoin, encore !...

SCENE XI.

MÈRE GUILLAUME, LOLOTTE, ROSALIE, L'AMIRAL, GUILLAUME, JOLICOEUR, L'ENRHUMÉ.

MÈRE GUILLAUME.

Allons, mes enfants, le souper est servi... Est-ce que vous ne venez pas vous mettre à table?... Ah ! un monsieur étranger !...

GUILLAUME.

Non, amiral, permettez-moi de vous présenter ma mère et ma future.

L'AMIRAL, *saluant la mère.*

Madame, je vous fais mon compliment. (*Regardant les deux jeunes filles.*) Et la future?...

GUILLAUME, *montrant Rosalie.*

La voilà.

L'AMIRAL.

J'en suis bien aise. Bigre !... elle est charmante !

LOLOTTE, *à part.*

C'est flatteur pour moi.

GUILLAUME.

Ma mère, Rosalie, monsieur est l'amiral Franville...

MÈRE GUILLAUME.

Dont feu mon pauvre homme m'a tant parlé! Ah! monsieur!

GUILLAUME.

Ma mère, monsieur l'amiral me fait l'honneur d'être mon témoin.

MÈRE GUILLAUME.

C'est trop de bonté! Mais comment se fait-il?...

L'AMIRAL.

Votre fils vous contera cela... Mais il se fait tard, je ne veux pas déranger votre souper...

MÈRE GUILLAUME.

Je n'ose pas vous offrir...

JOLICOEUR.

Ah! mère Guillaume! une gibelotte! ça ne serait pas décent! si c'était une friture, je ne dis pas...

L'AMIRAL.

Je serai demain à l'église et au dîner; et la mariée me permettra de l'embarquer avec moi, je veux dire de lui offrir ma voiture.

ROSALIE.

Mon Dieu, monsieur, comment vous remercier?

L'AMIRAL.

Pas de remercîments... Je suis un vieux loup de mer, qui jette les compliments à fond de cale.

LOLOTTE, *à part.*

Est-elle heureuse... cette chipie-là!...

JOLICOEUR.

Et moi qui avais retenu deux fiacres.

L'ENRHUMÉ.

Nous y serons plus à notre aise.

L'AMIRAL.

Adieu, mes bonnes gens, et à demain.

JOLICOEUR.

J'adopte ce refrain, à demain...

TOUS.

Air connu.

A demain, demain, demain, demain,
La noce et le festin,
La bombance
Et la danse.
A demain, etc.
D'avance,
En espérance,
On jouit du lendemain.

JOLICOEUR.

Quand la nuit a chassé
Le plaisir de la veille,
Le passé,
Trépassé,
Est bientôt effacé.
Mais l'espoir du bonheur,
A l'instant qu'on s'éveille,
Fait palpiter le cœur
Et dire avec ardeur...

TOUS.

A demain, etc.

Ils reconduisent tous l'Amiral qui les salue et sort. Le rideau baisse.

ACTE II.

Un jardin de traiteur, à la Rapée. — Au milieu, la table où est installé le repas de noces, en face du public.

SCENE I.

ROSALIE *et* GUILLAUME, *au milieu*; LE GÉNÉRAL, *près de la mariée*; LOLOTTE, *de l'autre côté du Général*; LA MÈRE GUILLAUME, *près de son fils*; JOLICOEUR, *auprès de* L'ENRHUMÉ, *à un bout de la table, qui est garnie de convives.*

CHOEUR.

AIR *des Chiens de S. M. de Clapisson.*

L' plaisir nous rassemble,
Trinquons tous ensemble,
Trinquons bien fort,
Encor, encor, encor,
Que des verres de doux son
Fasse carillon.

JOLICOEUR.

Qu'on se livre à l'allégresse!
Mêlons, le verre à la main,
Les larmes de la tendresse
Dans les flots d'un vin
Divin.

CHOEUR.

L' plaisir nous rassemble;
Trinquons tous ensemble,
Trinquons bien fort!
Encor, encor, encor! (bis.)
Que des verres le doux son
Fasse carillon!

Ils accompagnent le refrain en carillonnant sur leur verre avec les couteaux et en trinquant.

JOLICOEUR.

A la santé de la mariée!

TOUS.

A la santé de la mariée!

L'AMIRAL.

Je la porte avec plaisir. (*Ils boivent.*)

LOLOTTE.

A la vôtre, monsieur l'amiral.

L'AMIRAL.

Merci, mademoiselle Lolotte!

TOUS.

A la santé de l'amiral!

L'AMIRAL.

Et au bonheur des mariés!

TOUS.

Oui, au bonheur des mariés! (*Ils se versent.*)

LOLOTTE, *avec humeur.*

Oui, à leur bonheur! Ça aurait pu être au mien.

L'AMIRAL.

Je crois que ce toast pourrait être le dernier, car les tramontanes commencent à s'échauffer.

JOLICOEUR.

Les têtes sont bonnes, la mienne surtout. J'aurais voulu porter encore un *tosse*, comme dit l'amiral.

L'AMIRAL.

Lequel?

JOLICOEUR.

Aux vertus de la mariée.

L'AMIRAL, *gaiement.*

Un moment, mille tonnerres! si vous buvez à toutes ses vertus, vous allez vider la cave.

TOUS, *frappant des mains.*

Bravo, bravo!

LOLOTTE.

A ses vertus! Est-ce que je n'en ai pas, moi?

GUILLAUME.

Je suis si heureux, que je ne dis rien. Je me contente de regarder ma femme et... de l'embrasser. (*Il embrasse Rosalie.*)

JOLICOEUR.

Il ne faut pas faire de jaloux, il faut que chaque voisin embrasse sa voisine...

TOUS.

Bravo! bravo! (*Ils embrassent les femmes. Jolicœur qui est près de l'Enrhumé, l'embrasse par mégarde. On rit.*)

JOLICOEUR.

Ah! pouah!

LOLOTTE.

Monsieur l'amiral, je suis bien heureuse de me trouver auprès de vous... c'est pour moi un honneur...

L'AMIRAL.

Et pour moi, un plaisir. (*Il l'embrasse.*)

L'ENRHUMÉ.

L'amiral a embrassé ma sœur, c'est bien flatteur pour un frère.

L'AMIRAL.

Ah ça, voilà le dessert. Est-ce que nous n'aurons pas la petite chanson? J'aime assez ce vieil usage de nos pères, il est français.

JOLICOEUR.

Nous sommes tous Français.

TOUS, *criant.*

Tous Français!

L'ENRHUMÉ.

Je vais chanter, moi. (*Il entonne d'une voix enrouée.*)

Si je meurs que l'on m'enterre...

JOLICOEUR.

Tais-toi donc! C'est un enterrement que ta chanson.

L'AMIRAL.

Elle est bien vieille, monsieur?.....

L'ENRHUMÉ.

L'Enrhumé.

L'AMIRAL.

J'aurais dû me rappeler votre nom en vous entendant chanter. (*Tout le monde éclate de rire.*)

LOLOTTE.

Comme il a de l'esprit, monsieur l'amiral!

L'ENRHUMÉ.

Faites chanter ma sœur Lolotte, elle a une très-jolie voix.

L'AMIRAL.

Cela ne m'étonne pas, si elle ressemble à sa figure.

LOLOTTE.

Ah! monsieur, vous me rendez toute honteuse. Je vais chanter la romance nouvelle que j'ai entendue, l'autre jour, à la comédie. (*Elle tousse.*)

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Je ris d' vos...

TOUS, *riant.*

Ah! ah! des ris d' veau!...

LOLOTTE.

Taisez-vous donc!

L'ENRHUMÉ.

Silence! Laissez donc chanter ma sœur Lolotte, et vous ferez *chaurusse!*

JOLICOEUR.

Bah! des romances, c'est trop larmoniant. Pendant qu'on va ôter le couvert, pour préparer la danse, je vais vous chanter Fanchon et le bouchon. (*Tout le monde se lève, les Garçons emportent les tables.*)

AIR : *Amis, il nous faut faire pause.*

Amis d' la danse et de la treille,
Quand on a fait sauter l' bouchon,
Il faut faire sauter Fanchon :
Vive la femme et la bonteille!
Les bouchons empêch'nt les glougloux!
Aussi Fanchon n'y veut pas croire :
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à danser comme nous.

CHOEUR.

Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à danser comme nous.

L'AMIRAL.

Oh! mille mâts de perroquet! je connais cet air-là, moi. Nous le chantions à bord, mais avec des paroles plus maritimes. A mon tour.

Même air.

Le marin en voguant sur l'onde
Cherche le pôle à l'horizon.
Quand il a vidé maint flacon,
Autour de lui tourne le monde.
Il brave les flots en courroux,
Avant de braver l'onde noire,
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme vous.

CHOEUR.

Il aime, etc.

UN GARÇON.

Messieurs, mesdames, la noce, voilà l'orchestre qui est arrivé.

LOLOTTE, *sur le devant de la scène.*

Bon, la danse va commencer. Monsieur Jolicœur, je compte sur vous.

JOLICOEUR.

Ah! je suis déjà retenu par bien des danseuses. (*Il s'éloigne.*)

LOLOTTE.

Cet embarras! Il y en aura de plus empressés que vous... peut-être même monsieur l'amiral.

L'ENRHUMÉ.

Prends garde, ma sœur, les marins sont fort entrepreneurs!

LOLOTTE, *à l'Enrhumé, sur le devant de la scène.*

C'est égal, je ne suis pas fâché qu'il me fasse un petit peu la cour, quand ça ne serait que pour faire enrager c'te bégueule de Rosalie, qui est si fière d'avoir épousé son Guillaume, qu'elle m'a enlevé... Oui, elle me l'a enlevé : Guillaume pensait à moi avant de penser à elle.

L'ENRHUMÉ.

Tais-toi, ma sœur Lolotte. Tu as la tête montée, tu es capable de faire ici queq' scène.

JOLICOEUR.

Place, place!... rangez-vous! le bal va commencer par le menuet... Allons, les crincrins, faites grincer vos archets... on vous donnera du vin pour colaphane...

LA MÈRE GUILLAUME.

Oh! Le menuet que c'est joli!... Je me rappelle quand je l'ai dansé à ma noce avec feu mon pauvre mari...

LOLOTTE.

Elle a bonne mémoire...

L'AMIRAL.

Et moi, je l'ai dansé aussi, il y a trente ans, au bal du maréchal de Richelieu... après la prise du Port-Mahon, où nous avions fait danser une autre danse aux Anglais.

JOLICOEUR.

C'est moi qui vas ouvrir le bal... Otez vous donc de là, mademoiselle Lolotte; vous allez gêner les danseurs.

LOLOTTE.

Ne me poussez donc pas, brutal!

L'AMIRAL, *s'asseyant.*

Mademoiselle Lolotte, voici une place auprès de moi...

LOLOTTE.

Merci, monsieur l'amiral. (*Elle s'assied près de l'Amiral, tout le monde s'assied autour du théâtre.*)

JOLICOEUR.

Allons, l'orchestre, jouez-nous le menuet de Vestris... vous allez voir comme je m'enlève!... et les glissés, et les flicflacs et les rigaudons donc!... (*L'orchestre joue le menuet. Jolicœur danse le*

menuet avec une danseuse ; il l'exécute d'une manière comique. Après la danse on applaudit.)

JOLICŒUR.

Dites donc, pour égayer la chose, si nous dansions une fricassée.

TOUS.

Oui, oui, la fricassée!

TOUS.

AIR *de la Fricassée.*

La dans' qui termin' le festin,
La mieux placée
C'est la fricassée.
C'est ell' dont le joyeux refrain
Doit mettre tout le monde en train.

JOLICŒUR.

On est placé,
Déplacé,
Replacé,
Entrelacé,
Devancé,
Puis adossé.
Jamais on n'est lassé
De s'être trémoussé.

TOUS.

La danse, etc.

LOLOTTE.

C'est l'image du plaisir
Que nous cherchons à saisir.
On y voit chacun courir :
Quand on veut s' divertir,
Il ne faut pas s'endormir.

TOUS.

La danse, etc.

L'AMIRAL.

Cette danse est le tableau,
D'un mariage nouveau.
D'abord tout y paraît beau,
Et puis mal à propos
Survient le dos-à-dos,

TOUS.

La danse, etc.

L'ENRHUMÉ.

Ça r'ssemble au monde, où souvent
On arrive en se suivant,
Comme l'ail' d'un moulin à vent;
Un nouvel arrivant
Pouss' celui qu'était d'vant.

Jolicœur le pousse et prend sa place.

CHOEUR.

La dans' qui termin' le festin,
La mieux placée,
C'est la fricassée !
C'est ell' dont le joyeux refrain
Doit mettre tout le monde en train.

On danse la fricassée de la manière la plus populaire. A la fin de la danse, Lolotte, riant et courant comme une folle, accroche la robe de Rosalie et la déchire.

ROSALIE.

Ah ! mon Dieu ! Prenez donc garde, Lolotte ! voyez comme vous m'avez arrangée.

LOLOTTE.

Pourquoi vous trouvez-vous là ? Est-ce que je l'ai fait exprès ?

GUILLAUME.

Non ; mais on fait attention.

LOLOTTE.

Eh ben, gardez votre femme ! Pourquoi fait-elle son embarras, parce qu'elle est la mariée ? J'aurais dû l'être, moi, la mariée... et si vous n'aviez pas été un inconstant, car vous m'avez fait la cour avant elle...

GUILLAUME.

Lolotte !...

L'ENRHUMÉ.

Ma sœur !...

LOLOTTE.

Laissez-moi donc tranquille ! ne faut-il pas prendre bien des mitaines, parce qu'il m'a préféré une bâtarde ?

TOUS.

Bâtarde !

ROSALIE, *pleurant.*

Ah ! Lolotte ! vous êtes bien méchante !

LOLOTTE, *en colère.*

Oui ! je le répète... bâtarde ! double bâtarde !

GUILLAUME, *voyant que Rosalie s'évanouit.*

Elle se trouve mal ! (*Il l'assied et s'empresse autour d'elle, ainsi que sa mère ; tout le monde les entoure.*)

LOLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! J'ai été trop loin. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *excepté* LOLOTTE.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

GUILLAUME, *vivement.*

Ça n'est pas vrai, mon amiral ; ne le croyez pas...

L'AMIRAL.

Et quand cela serait, est-ce sa faute?

L'ENRHUMÉ.

Si j'étais aussi bien la mère de ma sœur, je lui donnerais une fière danse.

LA MÈRE GUILLAUME, *lui tapant dans les mains.*

La voilà qui revient à elle.

GUILLAUME, *cherchant des yeux.*

Lolotte me le payera.

ROSALIE.

Calme-toi, mon ami, elle a eu un moment de vivacité...

GUILLAUME.

C'est égal, elle a insulté ma femme. Je veux que tout le monde sache la vérité que tout le monde respecte Rosalie... Écoutez-moi tous...

L'AMIRAL.

Parlez, monsieur Guillaume, parlez...

TOUS.

Oui, oui...

GUILLAUME.

Calme-toi, ma chère Rosalie.

L'AMIRAL.

Nous vous écoutons...

SCENE III.

LES MÊMES, LOLOTTE, *revient furtivement. Tout le monde fait cercle autour de Guillaume.*

GUILLAUME, *avec chaleur.*

Il y a dix-huit ans, c'était le 4 septembre... Ce jour-là ne sortira jamais de ma mémoire. Nous habitions un faubourg de Nantes; j'avais six ans; j'étais auprès de mon père, au bord de la rivière; il y avait eu un débordement, une inondation. L'eau couvrait les routes, elle avait dévasté les villages situés dans les parties basses; elle entraînait les chaumières, les meubles, les bestiaux. Les paysans se sauvaient à la nage, d'autres dans des bateaux. Mon père, les débardeurs, les bateliers travaillaient à secourir ces malheureux. Tout d'un coup, je jette un cri! Je venais de voir un berceau flottant sur la rivière; j'y aperçois un enfant. J'appelle mon père, il accourt, se jette à l'eau, amène le berceau, et il sauve l'innocente créature; c'était Rosalie.

TOUS.

Rosalie!

GUILLAUME.

Toutes les recherches pour découvrir ses parents furent inutiles. Le berceau de Rosalie, ses langes, le sautoir brodé d'or

qu'aujourd'hui même elle a voulu mettre à son cou, annoncent assez que ses parents étaient d'une classe supérieure.

L'AMIRAL, *très-ému.*

Que venez-vous de dire, mon ami?... une inondation, sur les bords de la Loire, en 1770!...

GUILLAUME.

Jour de Sainte-Rosalie; c'est pour ça qu'on lui en a donné le nom.

L'AMIRAL.

Ah! ventrebleu! quelle providence m'a conduit ici!

GUILLAUME.

Monsieur, que voulez-vous dire?

L'AMIRAL.

Le rapport des dates, des circonstances!

GUILLAUME, *très-inquiet.*

Mon Dieu! monsieur, est-ce que vous seriez... son père?

L'AMIRAL.

Non, je n'ai pas tant de bonheur... mais si je ne me trompe, je connais la famille de Rosalie. Voyons, montrez-moi ce sautoir, ce chiffre brodé... Des armoiries! celles du marquis de Verneuil!

GUILLAUME.

Se peut-il!

ROSALIE.

Je reviens à peine de mon étonnement.

L'AMIRAL, *vivement.*

Vous comprenez que je vais faire toutes les démarches nécessaires pour constater l'état de Rosalie. Quand elle est tombée entre vos mains, on a sans doute rempli les formalités...

LA MÈRE GUILLAUME.

Oui, monsieur: mon mari l'a fait inscrire à la paroisse; le bailly du lieu a fait l'inventaire des objets trouvés avec l'enfant, et que j'ai gardés religieusement.

L'AMIRAL.

Il suffit... Je me charge de tous les détails de cette affaire, et je mènerai la barque à bon port.

GUILLAUME, *inquiet.*

Ah! monsieur, je ne regrette pas de vous avoir rendu service: mais je crains bien que cet événement...

ROSALIE, *avec amitié.*

Pourquoi cette crainte, mon ami?

L'AMIRAL.

Je cours chez la marquise, et bientôt vous aurez de mes nouvelles.

AIR: *Au panpan du tambourin.*

Amis, ne vous gênez pas.
Ne craignez pas la dépense,
Car tout est payé d'avance,

La musique et le repas. (*bis.*)

JOLICOEUR.

On se s'rait plus égayé,
Par votr' présence si chère ;
Mais puisque tout est payé,
Ma foi, vogue la galère !

TOUS.

Amis, ne nous gênons pas.
Ne craignons, etc.

(*On reconduit l'amiral en caiant.* Vive l'amiral !)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté l'Amiral.*

JOLICOEUR.

Allons, amusons-nous bien.

GUILLAUME, *à part, s'asseyant dans un coin.*

Que je m'amuse! je suis inquiet.

L'ENRHUMÉ.

Guillaume a épousé une marquise ! Quel honneur pour le corps des débardeurs !

JOLICOEUR, *à Guillaume.*

En v'là un événement ! Tu vas être riche, Guillaume, mais je te connais, tu n'en seras pas plus fier.

LOLOTTE, *s'approchant humblement de Rosalie.*

Tu ne m'en veux plus, Rosalie ?

ROSALIE, *lui tendant la main.*

C'est oublié.

LOLOTTE, *gaiement.*

Madame la marquise, j'espère que vous me donnerez votre pratique pour les chaussures.

JOLICOEUR.

Eh bien, Guillaume, tu as l'air tout pensif !

L'ENRHUMÉ.

Quand il t'arrive un bonheur comme ça !... Réjouissons-nous, mes amis, puisque l'amiral a payé le pique-nique.

LOLOTTE.

Nous pouvons danser jusqu'à demain.

JOLICOEUR.

Et boire jusqu'à après-demain.

LOLOTTE.

Allons, allons, les crincrins, une contredanse. Y venez-vous, monsieur Guillaume ?

GUILLAUME, *assis dans un coin.*

Non ! (*A part.*) J'ai un pressentiment !

ROSALIE, *près de lui.*

Qu'as-tu donc, mon ami? est-ce que tu te sens mal ?

GUILLAUME.

Dansez, vous autres ; que je ne vous gêne pas.

ROSALIE.

Tu parais inquiet.

GUILLAUME.

Ce n'est rien. Danse avec eux, Rosalie.

LOLOTTE.

Viens donc, madame la marquise.

GUILLAUME, *à part.*

Cette famille! mon misérable état!...

TOUS.

Dansons, dansons!

L'ENRHUMÉ, *criant.*

La Catacoua du port Saint-Nicolas. (*Les musiciens jouent. Ils se mettent tous à la contredanse. Guillaume reste à part d'un air accablé. Rosalie est près de lui ainsi que la mère Guillaume.*

JOLICOEUR.

En place, et qu'on gigotte à mort!...

AIR *de la Catacoua.*

Amis, que l' plaisir nous entraîne!
Vive la danse et la gaîté.
Pour commencer, faisons la chaîne,
Balançons, chacun de son côté.
Des ouvriers de la rivière
Répétons le refrain gaîment.
Tra la la la, la la la la,
Tra la la la, la la la, la la la!
Le chagrin toujours en arrière,
La gaîté toujours en avant!

TOUS, *en chœur, chantant et dansant.*

Tra la la, etc.
Le chagrin toujours en arrière,
La gaîté toujours en avant.

La danse s'anime et devient plus entraînante. Jolicœur jette une poignée de farine à la figure de l'Enrhumé. Tout le monde éclate de rire. La toile baisse sur ce tableau.

ACTE III.

Un riche salon, élégamment meublé. — Porte à gauche. — Une autre porte à droite. — Plus loin, une fenêtre. — Porte au fond.

SCENE I.

LA MARQUISE, L'AMIRAL, *assis.*

LA MARQUISE.

Tout ce que vous venez de m'apprendre, amiral, me met dans

un étonnement! Ah! laissez-moi reprendre un peu mes sens.

L'AMIRAL.

Je conçois, madame la marquise, que le bonheur de retrouver votre fille soit modéré par le fait de ce singulier mariage.

LA MARQUISE.

Et vous leur avez servi de témoin!

L'AMIRAL.

Heureusement. Sans cela, nous aurions toujours ignoré le sort de votre enfant.

LA MARQUISE.

Oui, je me rappelle cet événement, cette inondation! notre fille avait pour nourrice la femme d'un de nos fermiers, dans une terre qui appartenait à monsieur le marquis de Verneuil, sur les bords de la Loire. Une nuit, nuit affreuse cette femme fut réveillée par l'horrible fléau. Le fleuve avait débordé subitement, il entraînait les habitations, les meubles, les hommes même, et plusieurs périrent dans les flots... Notre fille disparut avec son berceau. Nous la crûmes engloutie, toutes les recherches furent inutiles, nous la pleurâmes longtemps, et mon mari est mort avant de savoir qu'elle existait.

L'AMIRAL, *se levant.*

Pourquoi diable, aussi, mettiez-vous votre enfant en nourrice? Vous autres, routiniers, vous n'êtes pas au courant de la philosophie.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Déjà pourtant ce bon Rousseau,
Dont la voix était sage et sûre,
Avait dit combien il est beau
De n'obéir qu'à la nature.
Il avait dit la vérité,
Qui doit vous sembler bien amère!
Un enfant n'est en sûreté
Qu'en ne quittant jamais sa mère,

LA MARQUISE.

Ne m'accablez pas, amiral. Enfin, lorsque le hasard, le bonheur me rend aujourd'hui mon enfant, je suis forcée de rougir, car ce mariage, il est fait!

L'AMIRAL.

Aucune formalité n'y manque, à ce que je crois... Du reste, madame, je dois vous avouer que, pour la classe où elle s'est mariée, votre fille ne pouvait choisir un plus brave et plus honnête homme.

LA MARQUISE, *se levant.*

Mais, monsieur, réfléchissez-donc!... Comment, la fille unique de la marquise de Verneuil, qui va à la cour, qui jouit de soi-

xante mille livres de rentes, aura épousé un ouvrier des ports, un batelier... un... je ne sais comment vous appelez cela !...

L'AMIRAL.

Un débardeur.

LA MARQUISE.

C'est affreux ! Et qu'est-ce qu'ils font ces gens-là ?

L'AMIRAL.

Ils travaillent à demi nus, les jambes dans l'eau, à défaire les trains de bois qui arrivent sur la Seine, et avec lesquels vous faites l'hiver de bon feu, pour chauffer vos appartements.

LA MARQUISE.

Mais ce sont des sauvages ! Et ma fille a pu se décider...

L'AMIRAL.

Parlons raison, madame, et soyons philosophes ; les marins le sont plus que vous ne pensez. Votre fille a été élevée avec ces braves gens, elle a passé sa vie avec eux, et l'habitude est une seconde nature.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, noble sang ne peut mentir. On naît avec des sentiments élevés.

L'AMIRAL.

Il y en a dans toutes les classes, morbleu !

AIR : *Vaudeville de : Irons-nous à Paris.*

Si vous mettez dans la balance
Le naturel et l'éducation,
Vous trouverez que leur puissance
Compte beaucoup dans une nation.
Des préjugés méprisons la faiblesse.
L'homme n'est rien, s'il n'a qu'un nom pour lui.
Jadis un titre assurait la noblesse,
Mais c'est l'honneur qui la donne aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Vous me feriez damner avec vos paradoxes.

L'AMIRAL.

Ne vous fâchez pas. Je vous prendrai vous-même pour exemple. Vous avez épousé un noble marquis, et vous étiez, ne vous déplaise, de la très-petite bourgeoisie. Votre père...

LA MARQUISE.

Il avait acheté une charge de secrétaire du roi, qui donnait la noblesse.

L'AMIRAL.

Oui, une savonnette à vilain... Ce n'est pas pour vous humilier, car, moi qui vous parle, je suis un officier de fortune, j'ai été mousse, pilotin, matelot ; j'ai eu le bonheur de me distinguer et de devenir amiral.

LA MARQUISE.

Je ne vous le reproche pas, mais vous avez gardé quelque chose de votre premier état.

L'AMIRAL.

Oui, la brusquerie du marin, et la franchise du peuple, dont vous et moi sommes sortis. Mais je n'ai pas oublié mon origine, et vous oubliez la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous chercher à m'irriter, au lieu de me donner des conseils.

L'AMIRAL.

Le premier que j'aie à vous donner, c'est de voir votre fille, de satisfaire la tendresse maternelle; avant de songer à tout ce qui peut arriver.

LA MARQUISE.

Oh! oui, je veux la voir, l'embrasser. Pauvre enfant! séparée d'elle si longtemps! La retrouver comme par miracle!

L'AMIRAL.

Je me charge de vous la présenter, et je cours la chercher. Je vous préviens qu'elle est charmante, elle vous ressemble.

LA MARQUISE, *souriant.*

Flatteur!... Allez donc. Je vous attendrai... mais quelle affreuse position!...

L'AMIRAL.

Calmez-vous. Le temps arrange bien des choses. J'ai vu cela sur mer, le calme après la bourasque! Sans adieu, marquise. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, *seule.*

L'amiral a beau dire; au bonheur que j'éprouve en retrouvant ma fille se joint l'idée de cette union qui déshonore ma famille. Que faire cependant? Il faut que je consulte le comte de Belmare, mon cousin; il a des protections puissantes, il est au mieux avec le ministre, qui est son parent, et qui pourrait... Ecrivons-lui. (*Elle se dirige vers une table.*)

SCÈNE III.

LE COMTE DE BELMARE, LA MARQUISE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte de Belmare. (*Il sort.*)

LA MARQUISE.

Il ne pouvait venir plus à propos.

LE COMTE, *étourdiment.*

Bonjour, ma belle, ma divine cousine. Toujours fraîche, toujours jolie, figure enjouée, sourire enchanteur!

LA MARQUISE.

Voilà comme vous faites vos compliments, sans seulement me regarder. J'ai de l'humeur.

LE COMTE.

AIR *de l'Artiste.*

Ah! si quelque nuage
Obscurcit vos beaux yeux,
Ils vont bientôt, je gage,
Être plus radieux.
Oui, parfois son passage
Ternit un ciel d'azur,
Qu'on voit après l'orage,
Plus brillant et plus pur.

LA MARQUISE.

Mais regardez-moi donc; j'ai la figure la plus maussade...

LE COMTE.

La maussaderie vous sied; tout sied au bel âge, et au vôtre...

LA MARQUISE.

Comte, j'ai trente-quatre ans.

LE COMTE.

Vous en paraissez dix-huit.

LA MARQUISE.

Ma fille a cet âge.

LE COMTE.

Quelle fille? celle que vous perdîtes jadis?

LA MARQUISE.

Elle existe, elle est retrouvée.

LE COMTE.

Ah! bah! mais c'est un conte des Mille et une nuits.

LA MARQUISE.

Demandez à l'amiral Franville, c'est lui qui a fait cette rencontre.

LE COMTE.

Mais, alors, vous me faites penser à un rêve que nous avions fait et qui peut se réaliser. Ne m'avez-vous pas dit souvent, que si vous n'aviez pas perdu votre fille, vous auriez désiré qu'une union conciliât certains intérêts de fortune qui ont divisé notre famille? Eh bien, voilà un moyen de tout arranger. Votre fille est retrouvée : je l'épouse.

LA MARQUISE.

Comment?

LE COMTE.

Rien de plus simple. Alors, plus de débats, plus de procès.

LA MARQUISE.

Mais c'est impossible.

LE COMTE.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

Elle est mariée !

LE COMTE.

Ah ! bah ! c'est un mythe, une fiction.

LA MARQUISE.

Et si vous saviez à qui elle est mariée !

LE COMTE.

A quelque noble de nouvelle fabrique, tandis que nous, gentilshommes de race, nous sommes aussi nobles que les Bourbons.

LA MARQUISE.

Non, mon cher comte; elle est mariée à un ouvrier, à un homme du peuple.

LE COMTE.

Ah ! vous m'avez terrassé d'un coup de massue, d'un coup de foudre. — Parole d'honneur, nous aurions fait un ménage délicieux. Votre fille comtesse, nos deux familles réunies, votre fortune assurée.... et il faut qu'un mariage... Mais expliquez moi donc...

LA MARQUISE.

Plus tard, comte : vous saurez tout. Ne tardez pas à revenir.

LE COMTE.

A vos ordres, belle cousine. (*A part.*) Voilà une fille qui me vole cinquante mille livres de rentes. (*Haut.*) Sans adieu ; au revoir, marquise. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE.

En effet, cette alliance était très-convenable. Ah ! si l'on pouvait !... mais toutes ces pensées altèrent le plaisir que je vais avoir d'embrasser mon enfant... dois-je donc me livrer à un autre sentiment ?

AIR :

Pauvre innocente et douce créature,
Par le hasard dérobée à la mort !
Je dois bénir le vœu de la nature,
Qui dans mes mains vient remettre ton sort.
Je vais, fille adorée,
Te presser sur mon cœur...
Ah ! j'éprouve au moment où je l'ai retrouvée,
Que plus j'en fus privée,
Plus j'aurai de bonheur.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, L'AMIRAL *et* ROSALIE, *précédés d'un Domestique qui annonce.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur l'amiral Franville, avec une dame. (*Il sort.*)

LA MARQUISE, *émue.*

C'est elle !... Je ne me soutiens plus.

L'AMIRAL, *au fond.*

Puis-je entrer ?

LA MARQUISE.

Oui, mon ami.

L'AMIRAL.

Elle est là.

LA MARQUISE.

Amenez-la donc !

L'AMIRAL.

Venez, mon enfant. (*Il conduit Rosalie près de sa mère, qui la reçoit dans ses bras.*)

LA MARQUISE.

Ma fille!

ROSALIE.

Ma mère !

L'AMIRAL.

Suis-je de trop ?

LA MARQUISE.

Non, mon ami, restez. Je vous dois le bonheur d'embrasser ma fille... — Encore, mon enfant !

L'AMIRAL, *s'essuyant les yeux.*

Je pleure, moi. Il n'y a pas de honte à cela... Quand nous avions été six mois entre le ciel et l'eau, nous pleurions de joie en remettant le pied sur le plancher des... sur la terre ferme.

LA MARQUISE, *conduit Rosalie près d'une causeuse, la fait asseoir près d'elle, lui prend les mains, et la contemple.*)

C'est qu'elle est belle ! n'est-ce pas, amiral ?

L'AMIRAL.

Je vous ai dit qu'elle vous ressemblait.

LA MARQUISE.

Elle ressemble à son père.

L'AMIRAL.

Elle ressemble à ce que vous aimez.

LA MARQUISE.

Une si longue séparation, et une rencontre aussi imprévue ! — Allons, mon enfant, ma chère Hélène, ayez confiance en moi, faites comme si nous ne nous étions jamais quittées ; ou

plutôt donnez-moi aujourd'hui en amour tout ce que vous m'en devez depuis le jour où je vous ai perdue. — Vous vous taisez... vous êtes émue... vous regardez tout avec étonnement... —Vous êtes chez vous, ma fille. (*Elles se lèvent.*)

ROSALIE.

Madame, vous devez pardonner à ma surprise, à mon émotion. Je ne me suis jamais vue dans un riche appartement. Je n'ai jamais parlé à une grande dame.

LA MARQUISE.

Parlez à votre mère. Il me tarde de savoir tout ce qui vous est arrivé, comment vous avez passé votre vie, pauvre enfant!— Vous avez été bien malheureuse, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Dites donc : Ma mère.

ROSALIE.

Non, ma mère.

LA MARQUISE.

Vous avez travaillé pour vivre?

ROSALIE.

N'est-on pas sur terre pour travailler?

LA MARQUISE.

Vous avez toujours été sage?

ROSALIE.

J'étais avec d'honnêtes gens.

L'AMIRAL.

Pour cela, j'en réponds... des marins!...

LA MARQUISE.

C'est au moins une consolation pour moi.

ROSALIE.

Si vous saviez de quels soins, de quelle tendresse j'ai été entourée! Un père, une mère dont je n'étais que l'enfant adoptif, ont partagé leur amour entre moi et leur fils, qui m'aimait... comme une sœur. — Ce bon, cet excellent Guillaume, il a songé que quand nous aurions perdu nos chers parens, je serais seule au monde, sans soutien, sans appui, que mille dangers, la misère peut-être m'atteindraient... car... qu'est-ce que c'est que le travail d'une femme pour la faire vivre? Il m'a offert son nom, sa main... j'en dois être reconnaissante toute ma vie. Vous le verrez, ma mère : vous allez me permettre de vous présenter mon mari.

LA MARQUISE, *contrariée.*

Votre mari!... je ne veux pas... je ne peux pas le voir.

ROSALIE, *timidement.*

Comment, madame! vous ne voulez donc pas que je reste auprès de vous?

LA MARQUISE.

Si fait ! toujours, mon enfant !...

ROSALIE.

Eh bien, ma mère, mon devoir n'est-il pas... ?

LA MARQUISE.

Votre devoir !

ROSALIE.

AIR *de Téniers.*

Lorsque j'étais abandonnée,
Celui qui m'offrit son amour,
Quand ma misère est terminée
Je dois le payer de retour.
Du même sort ayant pris l'habitude,
Le partager est un devoir pour nous.
Ce que pour lui j'aurais d'ingratitude,
Vous auriez droit d'en craindre autant pour vous.

L'AMIRAL.

C'est juste, c'est bien pensé. Les lois divines et humaines disent la même chose. Je ne suis pas savant, moi, madame, mais à mon bord, quand je n'avais pas à me battre, je m'instruisais : je lisais la Bible et Robinson Crusoé. Voilà ce que j'ai retenu : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. Quant à moi, si j'avais une femme, fût-elle la fille d'un roi, il faudrait qu'elle me suivit aux Antipodes.

LA MARQUISE, *haussant les épaules.*

Écoutez-moi, ma fille : ne précipitons rien. Je conçois que dans un premier moment, ne connaissant pas encore le monde dans lequel votre naissance vous donne une place, vous ne compreniez pas tous les devoirs de votre nouvelle position. — Je vais vous montrer l'appartement que vous allez occuper, c'était celui de votre père. Vous aurez vos domestiques, votre femme de chambre, votre voiture.... Je vais, avant tout, vous faire habiller plus convenablement, pour vous présenter à ma société. Vos malheurs excuseront votre ignorance des usages, ils vous rendront intéressante. Vous réfléchirez pendant quelques jours, et alors seulement nous prendrons un parti.

AIR : *Des fleurs les plus brillantes.* (Femme du Peuple.)

Croyez que la tendresse
Que je ressens pour vous
Vous tiendra lieu sans cesse
De celle d'un époux,

ROSALIE.

Vous me serez bien chère,
Mais n'ayez pas l'espoir

Que je puisse, ma mère,
Oublier mon devoir.

ENSEMBLE.

L'AMIRAL, *à la Marquise.*

Croyez que la tendresse
Qu'elle ressent pour vous
Doit se joindre sans cesse
A celle d'un époux.

LA MARQUISE.

Croyez que la tendresse, etc.

ROSALIE.

Croyez que la tendresse
Que je ressens pour vous
Doit se joindre sans cesse
A celle d'un époux. *Elles sortent.*

SCENE VI.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce qui l'emportera de l'orgueil de la mère ou de la reconnaissance de la fille pour ses bienfaiteurs ?... Hum !... Une nouvelle position, de la fortune, l'éclat d'un rang, c'est bien dangereux pour la mémoire.

SCÈNE VII.

L'AMIRAL, GUILLAUME, *précédé d'un Domestique.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur l'amiral, il y a là un homme qui demande à vous parler... faut-il le laisser entrer ?

GUILLAUME, *passant devant le Domestique.*

C'est moi, mon amiral.

L'AMIRAL, *allant au-devant de lui.*

Entrez, entrez, monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Mon amiral, je vous ai confié ma femme; mais je suis inquiet, je n'y peux pas tenir, je viens savoir comment on l'a reçue ici, et si je puis moi-même voir ma... ma belle-mère.

L'AMIRAL.

Écoutez-moi, mon cher monsieur Guillaume : vous êtes un digne et honnête homme ; mais je ne pense pas que vous connaissiez beaucoup le monde, et surtout un certain monde.

GUILLAUME.

Je me doute à peu près de ce que vous allez me dire. Cette dame est noble, elle est fière, elle est humiliée que sa fille ait épousé un homme du peuple. Mais qu'est-ce que cela me fait, à

moi? Rosalie est ma femme, je l'aime, et nulle puissance au monde ne me l'enlèvera.

L'AMIRAL.

Guillaume, si vous avez quelque confiance en moi, croyez mes conseils, je vous piloterai.

GUILLAUME.

Si j'ai de la confiance en vous, mon amiral! comme en mon propre père.

L'AMIRAL.

Eh bien, mon ami... vous consentez que je vous donne ce titre?

GUILLAUME.

Vous me l'avez déjà promis, il me flatte trop pour y renoncer.

L'AMIRAL.

Vous êtes une bonne nature d'homme, votre cœur est noble, vos sentiments sont délicats, vous comprendrez facilement quels changements peuvent se faire dans les idées de votre femme.

GUILLAUME, *avec émotion.*

Vous croyez... qu'elle cesserait de m'aimer?

L'AMIRAL.

Je ne dis pas cela, mais...

GUILLAUME, *inquiet.*

Mais?...

L'AMIRAL.

AIR : *Vaudeville de Fanchon.*

Supposez que l'ivresse,
L'éclat de la richesse,
D'un rang, d'un nom, et cætera,
Attaquant sa faiblesse;
Un jeune cœur comme cela
Par sa fierté vous blesse.

GUILLAUME.

Je n' croirai jamais ça.

L'AMIRAL.

D'élégants entourée,
D'éloges énivrée,
Quand dans le monde on la verra,
Ne pourriez-vous pas croire
Qu'un sort que tout mari craindra
Deviendrait votre histoire?...

GUILLAUME, *se retenant.*

Ah! si je croyais ça...

L'AMIRAL.

Ami, c'est une histoire!
Bien commune, que ça.

GUILLAUME.

Vous voulez me faire peur ; mais quand une femme est honnête !...

L'AMIRAL.

Elles le sont toutes, jusqu'au moment où elles ne le sont plus.

GUILLAUME.

Mais qui vous dit que ma femme verra ce monde, cette société dangereuse dont vous me parlez ?

L'AMIRAL.

Est-ce qu'avec la fortune qu'elle va posséder, vous croyez qu'elle voudra se confiner dans une triste et pauvre habitation ? Voudriez-vous, vous-même, la priver des douceurs d'une belle existence ?

GUILLAUME.

Non !... mais, en effet, je ne lui paraîtrai alors qu'un homme du commun, un prolétaire, comme ils disent. Elle va me regarder avec dédain, avec le regret d'avoir attaché son sort au mien... Ah ! mon amiral !

L'AMIRAL.

Je ne dis pas qu'elle pensera ainsi. Rosalie peut être une exception, une femme rare.

GUILLAUME.

Mon amiral, je veux la voir, lui parler ; je n'agirai que comme elle voudra ; mais avant tout, je veux savoir ce qu'elle pense.

L'AMIRAL.

Je vous laisse donc, et je reviendrai bientôt savoir ce qui se sera passé : car je m'intéresse à vous, monsieur Guillaume, croyez bien que je m'intéresse à vous. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GUILLAUME.

Il a raison... Il est impossible que Rosalie ne soit pas étourdie de sa nouvelle position. Mais n'ai-je pas le droit d'emmener ma femme ?... Oui, elle se soumettra peut-être, mais à regret, elle sera malheureuse, et c'est moi qui ferai son malheur.

AIR : *A l'âge heureux.*

En vain on compte sur l'amour,
Lorsque l'éclat et la richesse
Nous font voir sous un nouveau jour
Celui dont on eut la tendresse.
La fortune change nos vœux.
Rosalie, ô toi qui m'es chère,
Ah ! combien nous étions heureux
Dans le temps de notre misère !

Quelqu'un vient... (*Il se tient à l'écart.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, GUILLAUME.

LA MARQUISE, *sans voir Guillaume.*

Ma fille est charmée de son appartement, de toutes ces choses brillantes auxquelles ses yeux sont si peu accoutumés. On vient de lui apporter une toilette, des parures, elle est dans l'enchantement.

GUILLAUME, *à part.*

Mauvais signe pour moi.

LA MARQUISE, *voyant Guillaume.*

Quel est cet homme? qui est-ce qui l'a laissé entrer ici?

GUILLAUME, *saluant.*

Pardon, madame; je ne suis pas entré sans être annoncé; c'est monsieur l'amiral Franville qui m'a reçu.

LA MARQUISE.

Qui êtes vous? que demandez-vous?

GUILLAUME, *naïvement.*

Madame, je suis votre gendre, et je demande ma femme.

LA MARQUISE, *avec surprise et dédain.*

O ciel!

GUILLAUME.

Qu'est-ce qui vous étonne donc, madame?

LA MARQUISE.

Votre insolence.

GUILLAUME.

Je ne crois pas avoir rien dit d'insolent.

LA MARQUISE.

Sortez de chez moi sur-le-champ.

GUILLAUME.

Comment! que je sorte de chez vous?

LA MARQUISE.

Oui.

GUILLAUME.

Je le veux bien; mais je n'en sortirai pas seul.

LA MARQUISE.

Comment?

GUILLAUME.

J'en sortirai avec ma femme.

LA MARQUISE.

Savez-vous que si j'appelle mes gens, je vous ferai jeter par la fenêtre?

GUILLAUME, *avec sang-froid.*

Oh! non, vous ne feriez pas cela.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

GUILLAUME.

D'abord, j'ai deux amis qui m'attendent dans la rue, et qui seraient étonnés de me voir arriver par ce chemin-là ; et puis, il faudrait que vos gens fussent bien forts pour venir à bout d'un gaillard comme moi.

LA MARQUISE.

C'est ce que nous allons voir. (*Elle va à la sonnette.*)

GUILLAUME, *l'arrêtant par le bras.*

Un moment, madame, écoutez-moi.

LA MARQUISE.

Mais lâchez-moi donc, monsieur!

GUILLAUME.

Pardon... j'ai la poigne un peu forte. Je n'y pensais pas. Est-ce que je vous ai blessée?

LA MARQUISE.

C'est votre ton qui me blesse.

GUILLAUME.

Je parle pourtant le plus poliment que je peux; mais vous vous fâchez.

LA MARQUISE.

Il y a de quoi, je pense.

GUILLAUME.

Il vaudrait mieux nous entendre, et que cela se passât entre nous, plutôt que de mettre des étrangers dans la confidence.

LA MARQUISE.

Eh bien? parlons raison, j'y consens. (*A part.*) Voyons-le venir.

GUILLAUME, *lui approchant un fauteuil.*

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

LA MARQUISE.

Après?

GUILLAUME.

Causons de bonne amitié. (*Il approche un autre fauteuil et s'y assied.*)

LA MARQUISE, *s'agitant.*

C'est intolérable.

GUILLAUME.

M'écoutez-vous?

LA MARQUISE.

Oui.

GUILLAUME.

Pourquoi ne voulez-vous pas que j'emmène ma femme?

LA MARQUISE.

Votre femme!

GUILLAUME.

Elle l'est.

LA MARQUISE.

Vous croyez que je laisserai sortir ma fille de chez moi?

GUILLAUME.

Alors, vous voulez donc que je reste ici avec elle?

LA MARQUISE, *haussant les épaules.*

Est-ce que cela se peut?

GUILLAUME.

Il faut pourtant choisir.

LA MARQUISE.

Vous croyez que la marquise de Verneuil souffrira que sa fille reste au pouvoir d'un homme du peuple, d'un ouvrier, d'un... je ne sais quoi!

GUILLAUME, *se levant.*

Arrêtez, madame! Vous avez dit que j'étais insolent, et vous ne me ménagez pas. Oui, je suis un homme du peuple. Et qu'est-ce qu'il a donc fait, ce peuple, pour être tant méprisé? On l'instruit depuis quelque temps, on lui fait connaître ses droits, et le moment n'est peut-être pas éloigné où il les reprendra.

LA MARQUISE, *souriant.*

C'est ce que nous verrons.

GUILLAUME.

Vous le verrez. Souvenez-vous de ce que je vous dis. — Mais ai-je détourné votre fille, l'ai-je séduite? Au contraire; pauvre enfant abandonnée, elle a trouvé un asile dans la chaumière du pauvre. Des gens du peuple l'ont secourue, sauvée, nourrie; sans nous elle serait peut-être morte, votre fille, ou peut-être pire! Elle aurait pu tomber dans des mains moins honnêtes que les nôtres; elle aurait pu être conduite dans le chemin du vice, elle aurait pu s'y perdre, sa beauté était un danger de plus. Et quand sa vertu a été respectée, quand un honnête homme lui a donné sa main et son nom, vous voulez la lui enlever sous prétexte qu'il n'est pas noble? Il l'est, madame, il l'est de cœur; c'est le fils d'un marin, d'un soldat qui a versé son sang pour son pays. Il verserait le sien pour sa femme et pour vous, oui pour vous, madame, qui le méprisez parce qu'il gagne sa vie à la sueur de son front. C'est cet homme qui a sauvé les jours de votre fille, qui vous l'a conservée, qui l'aime, qui l'adore et qui veut la rendre heureuse jusqu'à son dernier soupir. — Vous ne dites rien, vous ne répondez pas, madame, vous réfléchissez. — Eh bien, que Rosalie vienne, qu'elle prononce, qu'elle décide de mon sort, et je me soumettrai à tout ce qu'elle ordonnera. La plus grande preuve d'amour que je puisse lui donner, c'est de lui obéir, quand même elle m'ordonnerait de me brûler la cervelle pour lui laisser sa liberté.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet homme, malgré sa brusquerie, s'exprime d'une manière...

GUILLAUME.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE, *hésitant.*

Eh bien, nous verrons.

GUILLAUME.

Je veux voir tout de suite.

LA MARQUISE, *impérieusement et se levant.*

Mais !...

GUILLAUME.

Mais... on la préviendrait, on lui ferait peut-être peur, on lui soufflerait ses réponses ; et c'est Rosalie elle-même que je veux entendre...

LA MARQUISE.

Ce monsieur veut !...

GUILLAUME.

Justement, la voilà.

SCÈNE X.

ROSALIE, GUILLAUME, LA MARQUISE.

ROSALIE, *en grande toilette.*

Ah ! mon ami... que je suis heureuse de te trouver ici ! Vois donc comme je suis belle, comme ces parures me vont bien.

GUILLAUME, *tristement.*

Elles ne t'embellissent pas pour moi.

LA MARQUISE, *à part.*

Il la tutoie !

ROSALIE.

Pourquoi donc, mon ami ?

GUILLAUME.

Parce qu'elles ne vont guère à la femme du pauvre Guillaume.

ROSALIE, *allant vers sa mère.*

Mais le pauvre Guillaume va être riche, n'est-ce pas, ma mère ?

LA MARQUISE, *avec sévérité.*

Ma fille, il faut choisir entre cet homme et moi.

ROSALIE, *surprise.*

Cet homme !... c'est mon mari.

GUILLAUME.

Je la laisse parler, madame.

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Verneuil, vous sortez d'un noble sang, vous ne connaissez pas encore tous les devoirs qu'il vous impose ; on vous en instruira.

ROSALIE.

Il en est un, madame, que mon cœur m'a appris, et que je n'oublierai jamais.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Il est toujours des sentiments
Dont le cœur garde la mémoire.
On ne peut trahir les serments
Dont on a droit de faire gloire.
Ils ont consolé mes malheurs,
Ils ont pris soin de mon enfance !
Ah ! madame, voyez mes pleurs,
Qui disent ma reconnaissance.

GUILLAUME.

Ce n'est pas moi qui lui dicte sa réponse, madame.

LA MARQUISE.

De la reconnaissance, j'en aurai aussi. Je n'oublierai point le service que vous avez rendu à ma famille en lui conservant son héritière. La vôtre n'est pas heureuse : mes bienfaits répareront envers elle et vous les torts de la fortune.

GUILLAUME.

Eh ! madame, qui est-ce qui vous demande de la fortune ? Est-ce que jusqu'à présent nous n'avons pas vécu sans vous ? Est-ce que nous avons jamais demandé l'aumône ? Gardez, madame, ce que vous appelez vos bienfaits. Je ne vous demande que ce qui m'appartient.

LA MARQUISE, *avec hauteur.*

Et moi, je vous le refuse.

GUILLAUME, *se jetant dans un fauteuil.*

Si ma femme ne vient pas chez moi, je reste chez elle.

LA MARQUISE.

Ce ne sera pas pour longtemps. J'attends quelqu'un qui vous fera entendre raison...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Arrivez donc, monsieur le comte, et faites sortir cet homme de chez moi.

LE COMTE.

Ah ! je devine, c'est donc là ce monsieur ?

LA MARQUISE.

Vous le voyez...

LE COMTE.

Et voilà ma petite cousine, elle est charmante !... Ah ça, mais, il n'a pas mauvais goût, cet homme-là.

GUILLAUME.

Monsieur!

LE COMTE.

Plaît-il?

GUILLAUME, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est que: *cet homme-là?*

LE COMTE.

Vous, apparemment.

GUILLAUME, *à part.*

Je ne sais qui me tient! que...

LE COMTE, *à la Marquise.*

Et il croit bonnement qu'on va laisser entre ses mains un pareil bijou, qu'on lui permettra de salir un nom illustre!...

GUILLAUME.

Monsieur... (*Rosalie contient Guillaume.*)

LE COMTE.

Je conçois, mon bonhomme, que votre intérêt vous aveugle. Une cinquantaine de mille livres de rente, c'est gentil pour un débardeur.

LA MARQUISE.

Comte, ne l'humiliez pas, il comprendra peut-être.

LE COMTE.

Mais, non, marquise, il ne faut pas tant de ménagements; ce serait une infamie de laisser la fille unique du marquis de Verneuil dans les mains d'un drôle de son espèce.

GUILLAUME, *ne se contenant plus.*

Vous m'insultez, vous m'en rendrez raison.

LE COMTE.

Raison est fort joli. Si vous étiez gentilhomme, on pourrait se voir l'épée à la main. Mais si vous faisiez mine de vous fâcher trop fort, on se contenterait de vous en donner du plat sur les épaules.

GUILLAUME, *furieux.*

Ah! je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'élancer sur le Comte, Rosalie se jette au-devant de lui et le retient.*)

ROSALIE.

Mon ami! Guillaume!...

LE COMTE.

Ah! il s'appelle Guillaume, et vous ne seriez pas honteuse de porter le nom de madame Guillaume?

GUILLAUME, *voulant écarter Rosalie, qui le tient dans ses bras.*

Laisse-moi l'écraser.

LE COMTE.

Eh! mais, il s'emporte.

LA MARQUISE.

Vous l'exaspérez.

LE COMTE.

Cela ne se passera pas comme ça. Je n'ai pas envie de me compromettre. (*Il appelle.*) Holà! Saint-Jean, Lafleur! Champagne!

SCENE XII.

LES MÊMES, QUATRE LAQUAIS *paraissent.*

LE COMTE.

Arrivez donc. Prenez cet homme et jetez-le à la porte.

ROSALIE, *émue.*

Vous permettrez cela, madame?

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas raisonnable... Parlez-lui donc.

ROSALIE, *avec résolution.*

Guillaume, emmène-moi.

GUILLAUME, *la prenant sous son bras.*

Elle l'a dit.

LE COMTE.

Vous ne sortirez pas.

GUILLAUME, *furieux.*

Qui m'en empêchera?

LES QUATRE LAQUAIS, *lui barrant la porte.*

Nous!

SCENE XIII.

LES MÊMES, JOLICOEUR, L'ENRHUMÉ.

JOLICOEUR *et* L'ENRHUMÉ, *les poussant et entrant vivement.*

Vous?

JOLICOEUR.

C'est bon si nous n'avions pas été là.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que cette canaille?

L'ENRHUMÉ.

Ne donnez donc pas votre nom aux autres.

LE COMTE.

D'où sortent-ils?

JOLICOEUR.

De cette antichambre où nous faisions faction. Nous avons entendu votre votre jolie conversation.

LE COMTE.

Mais, malheureux, vous violez un domicile.

JOLICOEUR.

Bah! Est-ce qu'on n'a pas le droit de venir voir un ami chez sa femme?

L'ENRHUMÉ.

On fait ses visites de noces.

LE COMTE.

C'est à n'y pas tenir. Sortez, misérables, et vous, laquais, faites votre devoir.

JOLICOEUR.

L'Enrhumé, maintiens-moi ces deux là. Je me charge du gros, il va prendre un bain à sec, tu vas voir comme il fera la planche,

ENSEMBLE.

AIR de *la Perle de Morlaix*.

Morbleu ! morbleu ! nous allons voir beau jeu ;
Sortez, sortez, il faudra qu'ils quittent ce lieu.

JOLICOEUR *et* L'ENRHUMÉ.

Morbleu ! morbleu ! nous allons voir beau jeu !
Morbleu ! corbleu ! nous ne quitterons pas ce lieu.

ROSALIE, *à Guillaume*.

Mon Dieu, mon Dieu, ce moment est affreux !
Sortons, sortons, oui, mon ami, quittons ces lieux.

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! ce moment est affreux !
Je veux, je veux que ma fille reste en ces lieux.

L'Enrhumé bouscule les laquais, Jolicœur donne un croc-en-jambe à un qui tombe. La Marquise se jette sur un fauteuil; le comte lui fait respirer un flacon.

JOLICOEUR.

C'est nettoyé. Passez, monsieur et madame Guillaume ! (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

L'ENRHUMÉ, *endormi sur une chaise*, JOLICOEUR *arrivant du dehors*.

JOLICOEUR, *criant dans l'oreille de l'Enrhumé*.

Tu dors, Brutus !

L'ENRHUMÉ, *roulant par terre*.

Oh ! la, la, que c'est bête de faire des peurs comme ça.

JOLICOEUR.

Où est Guillaume ? Est-ce qu'il n'est pas encore levé ? Va le prévenir que j'ai à lui parler.

L'ENRHUMÉ.

Il n'est pas ici.

JOLICOEUR.

Il est donc sorti de bon matin ?

L'ENRHUMÉ.

Non, c'est qu'il n'est pas rentré.

JOLICOEUR.

Comment!

L'ENRHUMÉ.

Hier au soir, après avoir ramené sa femme de chez cette marquise, il a embrassé Rosalie qui est entrée dans la chambre de la mère Guillaume. Ma sœur Lolotte a pris un lit de sangle, pour leur tenir compagnie; et moi j'ai couché ici, pour qu'il y ait un homme dans la maison, parce que des femmes seules, ça a peur; et Guillaume est allé coucher dans ma petite chambre de la rue des Barres.

JOLICOEUR.

Tiens, tiens, quel drôle de ménage! c'est donc comme si ils n'étaient pas mariés?

L'ENRHUMÉ.

Ça y ressemble.

JOLICOEUR.

Je venais prévenir Guillaume de quelque chose.

L'ENRHUMÉ.

Qu'est-ce que c'est?

JOLICOEUR.

Il faut qu'il se fasse recevoir à notre club.

L'ENRHUMÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça un club?...

JOLICOEUR.

C'est une assemblée où l'on s'instruit mutuellement des droits et des devoirs du citoyen. J'y ai appris bien des choses qui se préparent, et nous verrons d'ici à quelque temps des événements qui surprendront pas mal de monde.

L'ENRHUMÉ.

Fais-y moi donc recevoir à ton club. J'ai envie d'apprendre mes droits et mes devoirs.

JOLICOEUR.

Nous verrons si tu en es digne. Écoute les devoirs de l'ouvrier en général, et les tiens en particulier.

AIR *des Deux Maîtresses.* (Doche.)

Nous sommes tous ouvriers sur la terre;
Il n'est personn' qui ne fasse un métier:
Le riche ou l' pauvr' travaille à sa manière,
Car on n' peut pas vivre sans travailler.

Souvent on porte envie à la richesse.
On ne sait pas combien elle a d' tracas.
Mais heureux l'homme enn'mi de la paresse,
Dont la fortune est au bout de ses bras!

L' bon ouvrier qui sait gagner sa vie

Fait subsister sa femme et ses enfants.
Quand il s' conduit avec économie,
Il garde encor queq' chos' pour ses vieux ans.

Mais il n' faut pas qu' la ribotte l'entraîne,
Il faut qu'il sach' continuer ses travaux,
Comm' le bon Dieu, six jours de la semaine,
Et que l' septièm' soit seul le jour de r'pos.

Quand le soleil se lève et nous éclaire,
Ainsi que lui, faut être matinal.
Puisque gratis il donne la lumière,
Faut profiter de ce brillant fanal.

Les droits de l'homme, il les tient d' la nature,
Qui l'a fait naître avec la liberté.
Mais ce bienfait, il faut qu'il se l'assure
En le laissant au voisin d'à côté.

Moi, j'ai mon bien, comm' vous avez le vôtre.
Dans l' mond' chacun doit posséder le sien.
Il ne faut pas qu' tu prenn's le bien d'un autre,
Car l'autre alors pourrait prendre le tien.

Le paresseux qui voudrait le partage,
Des honnêt's gens mérite le mépris :
Et l' fainéant qui ne fait pas l'ouvrage,
Au travailleur en volerait le prix.

Dans un état le luxe est nécessaire :
De tous les arts il tire sa splendeur,
Et c'est à nous qu'en revient le salaire,
En occupant les bras du travailleur.

Il faut que l'or circule dans le monde :
Ainsi qu'un fleuve avec mille canaux,
En arrosant ses bords, il les féconde :
L'or, en roulant, féconde les travaux.

Rien d' plus aisé que les belles paroles,
Les beaux discours flattent la passion :
Mais l' peuple voit combien ils sont frivoles
Quand on en vient à l'application.

Il ne faut pas rester dans l'ignorance
De ses devoirs, non plus que de ses droits.
Il faut s'instruire, afin que, dans la France,
Tous sachent faire ou défendre les lois.

Peuple, soyons dans les bonnes idées,
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier,
Et comme on dit, les vach's sont bien gardées
Lorsque chacun veut faire son métier.

L'ENRHUMÉ.

Je tâcherai d'apprendre ça.

JOLICOEUR.

Mais je voudrais voir Guillaume.

L'ENRHUMÉ.

Tiens, le voilà qui rentre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, *au milieu.*

Bonjour, les amis.

JOLICOEUR.

Bonjour! Tu ne nous dis pas ça d'un air gai.

L'ENRHUMÉ.

Est-ce que tu as mal dormi, dans mon lit? j'ai pourtant fait recarder mon matelas l'année dernière.

GUILLAUME.

Ce n'est pas les bons matelas qui font bien dormir, c'est la tranquillité de l'esprit, et du cœur.

JOLICOEUR.

Veux-tu venir prendre la goutte du matin, ça te remontera.

GUILLAUME.

Non, merci. Laissez moi seul, un moment, je viens de recevoir une lettre, qu'un domestique m'a remise comme je rentrais, il faut que j'y réponde.

L'ENRHUMÉ.

Est-il heureux de savoir écrire!

JOLICOEUR.

Eh! bien, je reviendrai; il faut que je te parle, au sujet de notre club, on veut t'y recevoir, je t'y mènerai ce soir.

GUILLAUME.

Ce soir? Je ne crois pas pouvoir y aller.

JOLICOEUR.

Tu aurais tort. Nous devons y avoir la visite de monsieur Camille Desmoulins, et il se mitonne des choses en faveur du peuple...

L'ENRHUMÉ.

Laisse donc, il n'est plus du peuple, puisqu'il a épousé une marquise.

GUILLAUME.

Je ne suis plus du peuple?...

AIR : *Le luth charmant.*

Vous m' connaissez, j' suis franc et sans détours,
Au milieu d' vous j'ai commencé mes jours.
Je veux que mon déclin ressemble à mon aurore.

J' dirais, si l'on m'offrait c'te nobless' qu'on adore.
J' fus du peuple jadis, je veux en être encore,
Et j'en serai toujours.

JOLICOEUR.

Bravo. Nous te gênons, nous te laissons ; Mais nous disons comme toi.

ENSEMBLE.

J' fus du peuple, etc.

Ils sortent.

SCENE III.

GUILLAUME.

Relisons encore cette lettre de la marquise, de ma belle-mère. « Monsieur. » — Elle m'appelle monsieur ! une autre m'aurait appelé son fils. — « J'excuse votre emportement d'hier. » — Elle m'excuse quand c'est moi qui devrais... Continuons. — « Votre emportement d'hier. Le sentiment qui vous inspirait annonce une tête vive, ce qui n'exclut pas un bon cœur. — Vous aimez ma fille, je le conçois ; mais dans une âme comme la vôtre, ce sentiment ne doit pas être de l'égoïsme, et si vous l'aimez pour elle, vous devez désirer son bonheur. » — Son bonheur ! je sacrifierais ma vie, pour la rendre heureuse. — « Réfléchissez donc aux suites de l'union que vous avez contractée sans mon consentement. » - Est-ce qu'elle était-là, pour le lui demander ? « Songez à l'avenir que vous lui préparez, aux regrets qu'elle peut avoir un jour, d'avoir perdu le rang que sa naissance et sa fortune doivent lui donner dans le monde. J'en appelle à votre générosité, à votre amour même, ne la sacrifiez pas. Rendez une fille à sa mère. » — Si la mienne me perdait, si on lui enlevait son fils ! Elle mourrait la pauvre femme !... — « Rendez une fille à sa mère, elle vous en conjure, et une reconnaissance éternelle sera le prix de votre généreux sacrifice. Le sort de ma fille est entre vos mains, j'attends votre réponse. » — Je vais la faire, elle ne sera pas longue. (*Il se met à une table et il écrit.*) Elle s'adresse à mon cœur, elle me prend par le sentiment le plus cher à l'honnête homme ! C'est une mère qui demande le bonheur de sa fille. Je dois sacrifier le mien... voilà ma réponse. « Madame, dans une heure, venez chercher votre fille, ou ordonnez moi de la reconduire chez vous. Je reconnais vos droits, et je m'y soumets. J'ai l'honneur d'être, et cætera. Guillaume. » J'en mourrai peut-être ; mais j'aurai fait mon devoir. (*Il appelle.*) L'Enrhumé !...

SCENE IV.

GUILLAUME, L'ENRHUMÉ.

L'ENRHUMÉ.

Tu m'appelles pour déjeuner ?

GUILLAUME.

Non, va tout de suite porter cette lettre, à l'hôtel de la marquise de Verneuil.

L'ENRHUMÉ.

Moi, tout seul, et si les domestiques me rendent les taloches que nous leur avons données hier.

GUILLAUME.

Tu as peur? fais la porter par un commissionnaire.

L'ENRHUMÉ.

Non. Je la remettrai au portier, et je me sauverai. (*Il sort en courant.*)

SCENE V.

GUILLAUME, ROSALIE, *elle entre en rêvant et va s'assoir.*

GUILLAUME, *à part.*

La voilà, elle à l'air triste, rêveur... Je le comprends! allons, du courage. — Bonjour Rosalie.

ROSALIE, *se levant.*

Bonjour, mon ami.

GUILLAUME.

Tu as les yeux rouges, tu as pleuré.

ROSALIE.

Un peu d'émotion...

GUILLAUME.

Oui, et le regret d'avoir quitté... ta mère.

ROSALIE.

Oh! si ma mère avait voulu!...

GUILLAUME.

Mais elle ne veut pas. Parlons franchement. Ne me déguise rien, ouvre moi ton cœur. Tu n'as vu qu'un moment ce riche hôtel, ces parures; mais tu as deviné l'avenir, tu l'as comparé à ton triste passé. Je ne puis t'en vouloir; c'est moi qui ai eu tort. J'aurais dû comprendre ma position; mais je n'ai pensé qu'à moi, j'ai été égoïste. Voilà ce que c'est que de manquer d'éducation, d'être un homme grossier...

ROSALIE, *vivement.*

Tais-toi, tais-toi, Guillaume. Toi grossier!... toi sans éducation!... ce n'est ras vrai.

GUILLAUME.

Je te le répète, j'ai eu tort, j'ai manqué de respect à ta mère, je lui ai enlevé sa fille, j'ai blessé son cœur, je dois réparer ma faute. Rosalie c'est moi qui te prie maintenant de retourner chez ta mère.

ROSALIE.

Je n'y retournerai pas sans toi.

GUILLAUME.

Je l'ai promis.

ROSALIE.

Toi!

GUILLAUME, *pendant qu'elle lit.*

Lis cette lettre... Pouvais-je résister aux prières d'une mère qui redemande sa fille... Tu vois qu'elle t'aime... tu vois qu'elle en appelle à mon amour pour toi... à ma générosité... je lui dois ce sacrifice, je le dois à ton bonheur.

ROSALIE, *lui rendant la lettre.*

Et tu as répondu?...

GUILLAUME.

Que dans une heure on pouvait venir te chercher.

ROSALIE.

Je n'irai pas.

GUILLAUME.

Mais, Rosalie, réfléchis donc...

ROSALIE.

Réfléchir, et pourquoi? Dans un noble cœur, le premier mouvement est toujours bon. Et par quelle raison voudrais-je me séparer de celui à qui je me suis volontairement donnée? Est-ce l'appât des richesses qui pourrait m'engager à rompre des serments sacrés? Que me manque-t-il donc ici? des parures, je n'en ai pas besoin pour te sembler belle. Une vie désoccupée, oisive, j'ai l'habitude du travail; des femmes de chambre, des domestiques pour me servir, j'ai été habituée à me servir moi-même, et je m'en suis toujours bien trouvée. Est-ce que ce sont des privations que le manque des choses inutiles à la vie? Non, mon ami, Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour les fausses jouissances du luxe et de l'orgueil; il nous en a créé de plus réelles dans la douce existence de la famille et de l'amitié.

GUILLAUME, *exalté.*

O! ma Rosalie, tu es un ange.

ROSALIE.

AIR

Un seul moment, si je fus éblouie
Par un éclat flatteur et mensonger,
En consultant son cœur, ta Rosalie
A ses amis aussitôt dut songer.
Je rougirais d'une opulence extrême,
Lorsqu'ils seraient réduits à leur labeur :
Le pain qu'on mange avec ceux que l'on aime,
Voilà celui qui paraît le meilleur.

GUILLAUME.

A genoux devant toi! (*Il s'y met.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, GUILLAUME, ROSALIE.

LE COMTE.

Que vois-je! une scène d'attendrissement! Ah! ce sont des adieux; c'est permis, mais il ne faudrait pas trop les prolonger.

GUILLAUME.

Vous ici, monsieur?

LE COMTE.

Il est vrai que je fais rarement de semblables visites; mais je viens de la part de la marquise de Verneuil.

ROSALIE.

De ma mère?

LE COMTE.

Oui, mademoiselle... (*Se reprenant.*) Madame. (*A Guillaume.*) Vous lui avez écrit, monsieur, que dans une heure elle pouvait envoyer chercher sa fille; j'ai là une voiture, dans laquelle est une femme de chambre, et si madame veut accepter ma main, je serai son cavalier.

GUILLAUME.

Rosalie!

ROSALIE, *allant vers le comte.*

Monsieur, mon mari ne m'avait pas consultée; il n'avait écouté que son dévouement pour moi; mais c'est moi qui refuse de vous suivre.

LE COMTE.

Comment! mais c'est une mystification.

GUILLAUME.

C'est ce que vous voudrez; mais ma femme est sa maîtresse.

LE COMTE.

Votre femme! Vous ignorez donc, monsieur, que l'on va casser votre mariage, qu'il est nul? Mademoiselle est mineure, et vous vous êtes rendu coupable de fraude et de détournement.

GUILLAUME.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

On veut user d'indulgence pour éviter tout scandale : on vous propose une petite fortune si vous voulez vous embarquer pour les îles, et laisser à Mlle de Verneuil sa liberté; mais si vous faites le récalcitrant, une bonne lettre de cachet vous fera pourrir au fond d'un cachot de la Bastille.

GUILLAUME.

On oserait!... Et les lois?...

LE COMTE.

Est-ce que les lois sont faites pour des gens comme vous?

GUILLAUME.

Ah! si vous n'étiez pas chez moi!... Sortez, monsieur, sortez... je ne réponds pas de ma patience.

LE COMTE.

J'ai bien celle de vous écouter. (*A Rosalie.*) Voyons, mademoiselle de Verneuil, soyez plus raisonnable que lui.

ROSALIE, *tombant sur un siége.*)

Ah! je perds la tête!

GUILLAUME, *courant à elle.*

Rosalie!... (*Au Comte.*) Sortez, monsieur? Vous voyez dans quel état vous la mettez. (*Appellant.*) Ma mère! ma mère!

SCENE VII.

LES MÊMES, LA MÈRE GUILLAUME, *sortant de sa chambre;* JOLICOEUR, L'ENRHUMÉ, *venant du dehors.*

LA MÈRE GUILLAUME.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

GUILLAUME.

Rosalie qui se trouve mal!

JOLICOEUR.

Qu'as-tu donc à crier?

LE COMTE.

Ce n'est rien.

GUILLAUME.

Voilà un homme qui me rendra fou.

L'ENRHUMÉ.

C'est le monsieur d'hier.

GUILLAUME.

Mais sortez donc, monsieur!

LE COMTE.

Oui, je sors; mais vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LE COMTE.

JOLICOEUR.

Dis-nous donc ce qu'il t'a fait, cet olibrius là.

ROSALIE.

Il a menacé mon mari de la prison, de la Bastille!

JOLICOEUR.

Est-ce que nous t'y laiserons aller?

L'ENRHUMÉ.

Sauve-toi, cache-toi.

GUILLAUME.

Où veux-tu que j'aille? Et Rosalie! est-ce que je puis l'abandonner?

JOLICOEUR.

Je vais aller ameuter tous les ouvriers du port, et si l'on veut toucher à Guillaume...

L'ENRHUMÉ.

On passera sur mon corps.

JOLICOEUR, *le pousse et le jette par terre.*

Laisse-moi passer. (*Il sort.*)

L'ENRHUMÉ.

Est-il bête de me flanquer par terre ! (*Il court après lui.*)

SCENE IX.

GUILLAUME, ROSALIE, LA MÈRE GUILLAUME.

ROSALIE.

Et c'est moi qui serai cause de tous vos malheurs ! Pourquoi m'as-tu sauvée, Guillaume? Je voudrais être morte.

LA MÈRE GUILLAUME.

Prends courage, mon enfant. Je vais aller la trouver, moi, cette dame. Je lui dirai : J'ai eu soin de votre fille, ne me privez pas de mon fils.

ROSALIE.

Non, c'est moi qui dois aller trouver ma mère ; elle ne sera pas insensible à mes larmes.

GUILLAUME.

Je vais aller chez l'amiral. C'est un homme brave et juste, un honnête homme, il ne souffrira pas une pareille tyrannie.

LA MÈRE GUILLAUME *et* ROSALIE.

Oui, oui, va chez l'amiral.

SCENE X.

LES MÊMES, LE COMTE, UN EXEMPT, *plusieurs Soldats du Guet.*

LE COMTE, *se tenant derrière eux et montrant Guillaume.*

C'est cet homme-là... monsieur l'exempt, faites votre devoir. (*Il se retire.*)

L'EXEMPT, *à Guillaume.*

De par le roi, je vous arrête.

FINALE

du 2me acte de Gillette de Narbonne (d'Adam).

GUILLAUME.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!

L'EXEMPT *et* LES SOLDATS !

Non, suivez-nous, de par le roi !

GUILLAUME.

Laissez-moi, morbleu! laissez-moi!

L'EXEMPT *et* LES SOLDATS.

Non, suivez-nous, de par le roi!

ROSALIE, *à Guillaume.*

Que le sort nous rassemble,
Et j'y vais avec toi.
A l'Exempt. Enmenez-nous ensemble...
Je subis cette loi.
Je me soumets à cette loi.

ENSEMBLE.

ROSALIE.

On veut l'arracher de mes bras :
Non, non, il ne partira pas !
Emmenez-nous tous deux ensemble,
A l'instant je suis vos pas. } (*bis.*)

GUILLAUME.

On veut m'arracher de ses bras :
Non, non, je ne partirai pas,
Non, non, je ne partirai pas.
Si l'on veut m'y forcer, qu'on tremble,
Car je ne céderai pas. } (*bis.*)

L'EXEMPT *et* LES SOLDATS.

Allons, allons, marchez, de par le roi !
Allons, allons, il faut obéir à la loi !

GUILLAUME.

Non, non, je ne pars pas, non, non !

ROSALIE, *et la mère Guillaume.*

Il ne partira pas, non, non !

L'EXEMPT *et* LES RECORS.

Vous ne resterez pas, non, non !

LA MÈRE GUILLAUME.

Il ne cédera pas, non, non !
Il ne partira pas !

ROSALIE.

Il ne partira pas, non, non !
Il ne partira pas!

GUILLAUME.

Je ne partirai pas, non, non !
Je ne partirai pas !

L'EXEMPT *et* LES SOLDATS.

Il ne restera pas, non, non !
Il ne restera pas !

Les soldats entourent Guillaume. L'exempt repousse Rosalie, qui tombe dans les bras de la mère Guillau me.

Le rideau baisse.

ACTE V.

PREMIER TABLEAU.

Un salon chez la Marquise, comme au troisième acte.

SCÈNE I.

LE COMTE, *entrant avec un Domestique.*

Demandez si madame la marquise est visible.

LE DOMESTIQUE.

Je vais faire prévenir madame que monsieur le comte est là. (*Il sort.*)

LE COMTE.

Enfin, j'ai réussi... Mon homme est coffré, bien claquemuré à la Bastille, le mariage déclaré nul, et l'héritière est disponible. Cinquante bonnes mille livres de rentes ne sont pas à dédaigner pour un jeune seigneur qui a plus de dettes que de revenu. La dot rétablira mes affaires, et mon château ruiné, auquel j'allais ressembler, fera une très belle habitation pour la nouvelle comtesse.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Eh bien, madame, tout est fini. Je suis désolé d'avoir été obligé d'employer la rigueur; mais il n'y avait pas d'autre moyen. Le ministre, à qui j'ai conté l'affaire, a donné ses ordres au lieutenant de police, et quand j'ai voulu adoucir la sentence, il n'était plus temps, monsieur Guillaume était déjà entre quatre murailles.

LA MARQUISE.

Je plains ce malheureux ; car enfin, son crime était d'aimer une personne charmante.

LE COMTE.

Son mariage est cassé. Il est trop heureux que nous ne l'ayons pas traduit au criminel, et que nous ayons étouffé l'affaire, car il y allait pour lui des galères.

LA MARQUISE.

C'eût été affreux !

LE COMTE.

Pour vous plus que pour lui ; on n'est pas flatté d'avoir un

gendre à Brest ou à Toulon, au lieu que dans une prison d'état, cela n'a rien des déshonorant.

AIR : *On culbute par compagnie.*

La Bastille est vraiment un lieu
Où la fierté ne souffre guère.
N'y vit-on pas un Richelieu,
N'enferma-t-elle pas Voltaire?
Bien d'autres, d'un illustre nom,
Dans ses murs ont passé leur vie.
En vérité, cette prison
Est de fort bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai franchement, monsieur le comte, que j'ai de la peine à approuver ce moyen extrême.

LE COMTE.

Quelle faiblesse! Du reste, on peut adoucir la situation de monsieur Guillaume.

LA MARQUISE.

Comment cela?

LE COMTE.

Que votre fille consente à ne jamais le revoir, qu'il se décide à passer aux îles, et qu'il jure de ne jamais revenir en France : on lui donnera sa liberté.

LA MARQUISE.

Je puis faire cette proposition à ma fille.

LE COMTE.

Oui, mais pour être sûr qu'elle l'acceptera sans retour, il faut qu'elle se remarie.

LA MARQUISE.

Je conçois cela : mais où trouver un homme digne de ma fille et qui veuille bien...

LE COMTE.

Il est trouvé.

LA MARQUISE.

Comment?

LE COMTE.

Marquise, je me sacrifie. J'accepte la main de mademoiselle de Verneuil.

LA MARQUISE.

Oh! mon cher comte! quelle reconnaissance! et comme je ferai valoir aux yeux de ma fille ce qu'il y a de généreux dans votre conduite!

LE COMTE.

Mes seuls guides, dans cette affaire, sont l'honneur et l'intérêt de notre famille.

LA MARQUISE.

Un beau nom, un rang dans le monde... la liberté de cet homme!... Que de motifs pour que ma fille accepte!... et mon autorité...

LE COMTE.

Faites-en usage. Il faut mener cette affaire promptement. Vous avez une chapelle dans votre hôtel : votre abbé Cafarelli nous donnera la bénédiction nuptiale. Je vais aussi passer chez mon notaire pour avoir un contrat tout prêt à signer. Ne lui laissons pas le temps de réfléchir. Souvent les réflexions gâtent tout. Je cours, je vole, et je reviens.

LA MARQUISE.

Vous êtes un homme charmant!

LE COMTE.

On me l'a dit quelquefois. A tantôt, marquise.

SCENE III.

LA MARQUISE.

Allons, point de faiblesse; c'est pour son bonheur, je ne dois pas hésiter. Je vais la chercher moi-même.

UN DOMESTIQUE.

Madame, il y a là deux personnes qui vous demandent; c'est mademoiselle de Verneuil avec une femme.

LA MARQUISE.

Faites entrer.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ROSALIE, LA MÈRE GUILLAUME.

ROSALIE, *dans son costume du 1er et du 4me acte.*

Ah! madame, ah! ma mère! savez-vous ce qui vient d'arriver? on vient de l'arracher de nos bras, mon mari!...

LA MÈRE GUILLAUME.

Mon fils!

ROSALIE.

On l'a arrêté comme un malfaiteur : c'est affreux, n'est-ce pas? Mais vous l'ignoriez sans doute. Ah! dites-moi que ce n'est pas par votre ordre!

LA MARQUISE.

Calmez-vous, ma fille.

ROSALIE.

Mais, qu'a-t-il fait pour cela? Voyez cette pauvre mère, voyez ses larmes.

LA MÈRE GUILLAUME.

Je tombe à vos genoux. Faites-moi rendre mon fils, madame!

LA MARQUISE.

Levez-vous, ma bonne femme; votre fils, on peut vous le

rendre. Je m'y emploirai, je ferai des démarches; mais il faut que je m'entende avec ma fille. Ma bonne dame, veuillez me laisser un moment seule avec elle : passez dans cet appartement.

LA MÈRE GUILLAUME.

Vous me rendez la vie! Je puis donc être sûre, madame...

LA MARQUISE.

Cela va dépendre de Rosalie.

ROSALIE.

De moi!

LA MÈRE GUILLAUME.

Oh! ma fille, s'il est vrai, consens à tout ce que madame te demandera.

LA MARQUISE.

Allez, allez... (*Elle lui indique la porte.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, ROSALIE.

LA MARQUISE.

Maintenant, ma fille, ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance. Écoutez-moi attentivement.

ROSALIE.

Je vous écoute, madame...

LA MARQUISE.

Ne vous effrayez pas de ce que je vais vous proposer.

ROSALIE.

Mon Dieu! madame, vous me faites peur.

LA MARQUISE.

Déjà? — Je vous ai promis de m'intéresser à M. Guillaume, de lui faire obtenir sa liberté; mais on y mettra des conditions.

ROSALIE.

Qui donc, madame?

LA MARQUISE.

Toute votre famille, d'abord, et le ministre lui-même.

ROSALIE.

Mais cela ne doit regarder que vous et moi.

LA MARQUISE.

Cela regarde toute la noblesse, que l'on attaque en ce moment... Le ministre ne ne peut pas voir une famille comme la nôtre se déshonorer par une mésalliance.

ROSALIE.

Mais, madame, vous disiez tout à l'heure...

LA MARQUISE.

Je ne pouvais pas m'expliquer devant cette femme : mais, ma fille, vous ne voudriez pas déshonorer votre mère.

ROSALIE, *fièrement.*

Alors, madame, reniez-moi.

LA MARQUISE.

Je ne veux pas renier ma fille! Mais celui qui a lancé une lettre de cachet a seul le pouvoir de la révoquer. Tenez-vous à la liberté de cet homme?

ROSALIE.

Si j'y tiens, madame? mais je donnerais ma vie pour la sienne!

LA MARQUISE.

Écoutez ce que j'ai à vous proposer. Dabord, votre mariage est nul; l'homme qui a abusé de votre minorité est coupable; il faut me jurer que vous ne le reverrez plus.

ROSALIE.

Mais, c'est affreux!

LA MARQUISE.

C'est la volonté du ministre.

ROSALIE.

Il est donc tout-puissant? Il tient donc dans ses mains la destinée d'un homme?

LA MARQUISE.

Il peut tout.

ROSALIE.

Même l'injustice!

AIR *de Gesner.*

Ah! qu'il est douloureux de voir
Dans ce régime déplorable,
L'homme abuser de son pouvoir
Pour tyranniser son semblable!
Aussi, je ne m'étonne plus
Qu'un peuple, las de sa souffrance,
Veuille renverser les abus
Qui font le malheur de la France.

LA MARQUISE.

Le peuple! le peuple!

ROSALIE.

Qu'on y prenne garde, madame; j'ai vécu parmi le peuple, je connais sa pensée: il songe à secouer ses chaînes.

LA MARQUISE.

Le temps est précieux. Votre mari, celui qui l'était, ne l'est plus: il gémit au fond d'un cachot. Voulez-vous qu'il soit libre?

ROSALIE.

Eh bien! oui, je le répète, quand je devrais mourir pour lui sauver la vie.

LA MARQUISE.

On ne vous demande pas un si grand sacrifice; mais seulement celui de votre main.

ROSALIE.

De ma main ?

LA MARQUISE.

Le comte de Bellemare, votre cousin, consent à vous épouser. M. Guillaume vivra, on lui assurera une existence hors de ce pays.

ROSALIE.

Voilà donc le prix auquel vous mettez sa liberté ! Il faut qu'il fuie son pays, qu'il aille mourir sur une terre étrangère, éloigné de tout ce qui lui est cher ! Mais vous n'y songez donc pas ? vous ne concevez donc pas toute l'étendue d'un pareil sacrifice ? C'est à votre cœur que j'en appelle. Vous n'avez donc jamais aimé mon père, madame ?

LA MARQUISE.

Ma fille, que pensez-vous ?

ROSALIE.

Eh bien ! puisque vous aimiez votre mari, si on était venu l'arracher de vos bras, y auriez-vous consenti ? vous seriez-vous séparée de lui sans verser des larmes ?

LA MARQUISE.

A cette condition seulement Guillaume sera libre !

ROSALIE.

Il sera libre ?... On le rendra à sa mère ? Vous me le jurez ?

LA MARQUISE.

Sur l'honneur !

ROSALIE.

C'est le seul moyen ?

LA MARQUISE.

Le seul.

ROSALIE, *avec abandon.*

Je ne veux pas réfléchir, car si je réfléchissais... J'accepte ce sacrifice.

LA MARQUISE.

C'est bien. Aujourd'hui même, dans la chapelle de mon hôtel...

ROSALIE, *à part.*

Ah ! Guillaume ! si tu savais à quoi je me résous pour te sauver !...

LA MARQUISE, *ouvrant la porte de l'appartement.*

Venez, ma bonne dame, tout est convenu, tout est arrangé.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MÈRE GUILLAUME.

MÈRE GUILLAUME.

Serait-il vrai, Rosalie ?

ROSALIE, *se contenant.*

Oui, ma bonne mère.

MÈRE GUILLAUME.

Je reverrai mon fils !

ROSALIE.

Vous le reverrez.

MÈRE GUILLAUME.

Ah! madame, que de remercîments! J'étais bien sûre que Rosalie obtiendrait tout ce qu'elle voudrait : qui est-ce qui pourrait résister à ses manières touchantes, à sa voix si douce? personne! J'ai toujours fait ce qu'elle désirait, elle m'aurait demandé ma vie!... Embrasse-moi, mon enfant!... Eh bien! tu pleures?

ROSALIE.

C'est de joie, ma mère, de ce qu'on vous rend votre fils.

MÈRE GUILLAUME, *à Rosalie.*

Allons, viens, ma fille, retournons à la maison.

LA MARQUISE.

Ma bonne dame, j'ai besoin qu'elle reste ici, qu'elle passe la journée avec moi. Vous voudrez bien me la laisser jusqu'à demain.

MÈRE GUILLAUME.

Vous en avez été privée si longtemps! c'est juste; et puis, il faut bien donner quelque chose à la reconnaissance. — Tu y consens, Rosalie?

ROSALIE.

Il le faut, ma mère, je l'ai promis.

MÈRE GUILLAUME.

On doit toujours tenir ses promesses. Mais tu ne sera pas là quand Guillaume reviendra chez nous. Tu ne le verras pas aujourd'hui.

ROSALIE, *avec intention.*

Je le reverrai plus tard.

MÈRE GUILLAUME.

Adieu donc! Je vous salue, madame. Que je suis heureuse! (*Elle sort.*)

SCENE VII.

ROSALIE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Maintenant, ma fille, passez dans votre appartement; il faut vous habiller convenablement pour recevoir le comte de Belmare, notre famille qui va venir vous féliciter.

ROSALIE.

Me féliciter!

LA MARQUISE.

Et pour cette cérémonie...

ROSALIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez. Je l'ai promis.

LA MARQUISE, *avec douceur.*

Allez, mon enfant, allez. (*Elle la conduit à son appartement.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE.

Il y a dans son cœur un combat facile à comprendre; mais quand elle aura vu le monde, goûté les jouissances de sa nouvelle position, elle en aura bientôt adopté toutes les idées.

SCENE IX.

LA MARQUISE, L'AMIRAL.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur l'amiral Franville. (*Il sort.*)

LA MARQUISE, *contrariée.*

Ah! dans ce moment! quelle contrariété! (*Allant au-devant de lui d'un air gracieux.*) Eh! bonjour, amiral. Quel plaisir de vous voir!

L'AMIRAL.

Eh bien! madame, avez-vous réfléchi? La paix est-elle rentrée dans la famille? et l'aristocratie a-t-elle fait quelques concessions?

LA MARQUISE.

Ah! vous parlez le langage des novateurs.

L'AMIRAL.

Je parle celui de la raison. La foudre gronde, madame, et elle atteint les grands huniers avant de descendre jusqu'aux petits mâts d'artimon.

LA MARQUISE.

Vous croyez donc?...

L'AMIRAL.

Qu'un orage se prépare... Je m'y connais, la mer est houleuse, la France est comme un vaisseau battu par deux vents contraires, ce n'est que par un accord mutuel, un rapprochement entre les classes de la société, qu'on peut en éviter les désastres.

LA MARQUISE.

Chacun, pourtant, doit maintenir ses droits.

L'AMIRAL.

Oui, madame.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Certes, les droits sont respectables,
Mais lesquels invoquerez-vous?

Je n'en connais de véritables
Que ceux qui nous protègent tous.
Je n'admets pas ceux que fit dans le monde
Entrer la féodalité.
Le seul sacré c'est le droit qui se fonde
Sur la justice et sur l'humanité.

LA MARQUISE.

Vous parlez comme un orateur de club.

L'AMIRAL.

C'est possible; mais enfin, où en êtes vous, et qu'a décidé votre fille?

LA MARQUISE.

Elle est plus raisonnable que vous.

L'AMIRAL.

Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

Elle a consenti à se séparer de cet homme.

L'AMIRAL, *surpris*.

Elle a consenti!

LA MARQUISE.

Sans difficulté.

L'AMIRAL.

Vous me surprenez beaucoup... Cela n'est pas vrai.

LA MARQUISE.

Comment, amiral, un démenti!...

L'AMIRAL.

Pardon, je veux dire que cela ne me paraît pas possible.

LA MARQUISE.

Vous êtes surpris de voir une femme raisonnable?

L'AMIRAL.

Ma foi oui... je veux dire non, mais de la voir changer si promptement.

LA MARQUISE, *souriant*.

On nous accuse ordinairement de n'être pas constantes.

L'AMIRAL.

J'avais cru que Rosalie ferait une exception.

LA MARQUISE.

Elle est de son sexe...

L'AMIRAL.

Je ne lui en fais pas mon compliment.

LA MARQUISE.

Elle s'en passera.

L'AMIRAL.

Mais, n'aurait-on pas employé la violence, les menaces?

LA MARQUISE.

De quoi me soupçonnez-vous capable?

L'AMIRAL.

Pas vous, peut-être, mais... votre fat de cousin... le comte de Belmare...

LA MARQUISE.

Ce qui a dû la déterminer, c'est qu'on lui a appris que son mariage n'étant pas régulier, il avait été déclaré nul.

L'AMIRAL.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Dès lors, elle s'est crue dégagée.

L'AMIRAL.

Dissoudre ainsi un mariage!

AIR : *Le soir au boulevard du Temple.*

Ce lien formé sur la terre,
Pour le maintien de la société,
Comme sacré moi je le considère,
Et le briser est une iniquité.
Par les lois du siècle où nous sommes,
On peut le détruire ici-bas :
Mais s'il est nul aux yeux des hommes,
Aux yeux du ciel il ne l'est pas.

LA MARQUISE,

J'ai consulté sur ce point mon directeur, l'abbé Cafarelli...

L'AMIRAL.

L'abbé Cafar..... un jésuite et un italien. Je ne penserai jamais comme lui. Ces messieurs sont de bonne composition. C'est pour eux que Molière a fait ce vers du Tartuffe :

Il est avec le ciel des accomodements.

LA MARQUISE.

C'est lui qui doit bénir la nouvelle union de ma fille.

L'AMIRAL.

Comment! sa nouvelle union?

LA MARQUISE.

Elle épouse son cousin, le comte de Belmare.

L'AMIRAL.

Je marche de surprise en surprise! Et elle y consent?

LA MARQUISE.

Sans cela!...

L'AMIRAL.

Je serais curieux de l'entendre d'elle-même.

LA MARQUISE.

Tenez, la voici parée pour la cérémonie.

L'AMIRAL.

Je tombe du haut de mon grand mât.

LA MARQUISE, *à part.*

Pourvu qu'elle ne me démente pas devant l'amiral.

SCENE X.

LA MARQUISE, ROSALIE, *en blanc, avec un bouquet*, L'AMIRAL.

L'AMIRAL, *à Rosalie.*

Madame, j'avais quelque peine à croire ce qu'on vient de me dire, mais ce que je vois doit m'en convaincre. Pardon, si je me mêle de vos affaires de famille; mais j'ai cru que l'intérêt que j'avais pris à vous pouvait m'y autoriser.

ROSALIE.

Je n'oublirai jamais, monsieur, les bontés que vous avez eues pour moi.

L'AMIRAL.

Vous avez sans doute oublié autre chose.

ROSALIE.

Ah! monsieur, ne condamnez jamais sur l'apparence. (*La marquise fait des signes à Rosalie*).

L'AMIRAL, *avec dédain.*

Je n'ai pas le droit de vous condamner, je ne suis pas votre juge, mais je sais maintenant ce que je dois penser de vous.

ROSALIE.

Vous vous trompez peut-être, monsieur.

LA MARQUISE, *passant entre Rosalie et l'Amiral.*

Allons, ma fille, il suffit, l'amiral n'a pas besoin d'en savoir d'avantage.

L'AMIRAL.

Non, madame, j'en sais assez, et je me retire; il y a ailleurs un brave homme qu'il faut que j'aille consoler.

LA MARQUISE, *à part.*

Il va tout savoir comment l'empêcher?...

ROSALIE, *à part.*

Excellent homme! si j'osais lui parlor!

LA MARQUISE.

Restez donc, amiral, j'ai à vous consulter.

L'AMIRAL.

Non, je serais de trop ici, vous dis-je, car j'y verrais des choses sur lesquelles ma brusque franchise pourrait s'expliquer trop durement.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien peu galant.

L'AMIRAL.

La galanterie n'est pas dans les habitudes d'un marin.

LA MARQUISE.

Vous en avez assez pour me donner un moment d'audience.

L'AMIRAL.

Ces diables do femmes sont comme le vent qui pousse un vais-

seau, on a beau tourner les voiles, elles vous mènent où elles veulent.

LA MARQUISE.

Allons, bourru, calmez-vous. Venez dans mon appartement, je veux absolument vous parler. (*Elle le prend par le bras et l'emmène*).

SCENE XI.

ROSALIE, *assise.*

Ce bon amiral, il me croit ingrate, ambitieuse; mais comment le détromper? Pouvais-je parler en présence de ma mère, lui faire entendre que je me sacrifie pour sauver Guillaume. Quant à moi, je n'aurai pas longtemps à souffrir. Ma main à ce comte, Guillaume libre, et je ne tarderai pas à l'être aussi.

SCÈNE XII.

ROSALIE, GUILLAUME.

GUILLAUME, *entrant par une fenêtre.*

Rosalie!

ROSALIE, *surprise.*

Toi! grand Dieu! quel bonheur! Ils t'ont déjà délivré de ta prison!

GUILLAUME,

Je n'y ai pas été.

ROSALIE.

Explique-moi donc...

GUILLAUME, *vivement.*

Ces hommes m'ont entraîné, ils m'ont fait monter de force dans une voiture. Arrivé sur la place de la Bastille, les ouvriers du port qui m'avaient suivi ont ameuté le peuple. La voiture est renversée; je profite du tumulte, je me précipite dans la foule, je gagne des rues détournées, je cours jusqu'à ce que je puisse me croire en sûreté. Enfin j'arrive à la maison, je ne trouve personne. Inquiet, comme tu peux le croire, je sors, je rencontre une voisine qui m'apprend que tu es partie pour venir ici avec ma mère. J'y suis accouru. Je me suis glissé dans la cour de l'hôtel; j'ai grimpé jusqu'à cette fenêtre, je te vois, je te retrouve, rien ne pourra plus nous séparer. Tu vas venir, tu vas me suivre, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Quelle affreuse situation!

GUILLAUME.

Tu ne me réponds pas... Mais que vois-je? Ces habits, ce voile, ce bouquet... Rosalie... m'expliqueras-tu?...

ROSALIE.

Mon ami!

GUILLAUME.

Je veux tout savoir.

ROSALIE.

Et moi, je vais te dire tout. Je me sacrifiais pour toi. Ils m'ont dit que tu étais dans un cachot; ils me promettaient ta liberté. Si tu savais à quel prix!

GUILLAUME.

Parle donc?

ROSALIE.

Ils me forçaient d'épouser le comte de Belmare.

GUILLAUME.

Te marier!... ils te forçaient... et tu allais obéir?

ROSALIE.

Ah! ne m'accuse pas sans m'entendre.

GUILLAUME.

Rosalie!

ROSALIE.

Je voulais mourir.

GUILLAUME.

Mourir, toi, ma Rosalie!

ROSALIE.

J'y étais décidée. Est-ce que j'aurais pu vivre avec la honte de t'avoir abandonné, d'avoir lié mon sort à un homme que je méprise. Est-ce que j'aurais pu oublier notre bonne mère, toi, ta tendresse, mes serments? Non, connais mieux Rosalie. Je cédais en apparence, on te rendait ta liberté, je reprenais la mienne. On voulait déchirer mon cœur, et je le perçais pour me soustraire à cette infâme tyrannie.

GUILLAUME.

Ah! plutôt mourir moi-même.

ROSALIE.

Non, maintenant que je t'ai revu, que tu es libre, j'abandonne tout, je renonce à tout pour te suivre où tu voudras me conduire, je ne regarde plus comme une mère celle qui abuse de ses droits. Je vais déclarer à elle, à ce comte, que je ne me soumettrai pas à leur despotisme. J'aurai le courage de les refuser en face. L'amiral est ici, je me mettrai sous sa protection.

GUILLAUME.

Oh! qu'ils viennent, morbleu, et je te défendrai moi-même.

ROSALIE.

Non, mon ami, ce serait nous perdre; ils sont ici en force, ils pourraient encore te faire arrêter, te jeter dans cette prison dont le hasard t'a sauvé.

GUILLAUME.

Mais que veux-tu donc que je te fasse? car je t'obéirai comme un enfant.

ROSALIE.

Eh! bien, cache-toi dans mon appartement, et ce soir, cette nuit, nous fuirons ensemble, je te le promets.

GUILLAUME.

Me cacher!

ROSALIE.

Il le faut, ne t'expose pas inutilement... Je les entends, Guillaume, je t'en supplie... Il y va de tes jours... des miens.

GUILLAUME.

Je t'obéis. Mais si l'on veut te violenter, je suis là, je me montrerai quoi qu'il puisse arriver. (*Il entre précipitamment, conduit par Rosalie*).

SCÈNE XIII.

ROSALIE, LA MARQUISE, L'AMIRAL.

LA MARQUISE.

Amiral, vous êtes un entêté. Comment, vous ne voulez pas entendre?

L'AMIRAL.

Je ne veux rien entendre.

LA MARQUISE.

Vous allez voir ma fille signer son contrat. Je veux que vous soyez son témoin.

L'AMIRAL.

Je l'ai été la première fois, je ne le ferai pas la seconde.

LA MARQUISE, *allant vers la porte du fond.*

Le comte va venir avec nos parens, avec le notaire.

L'AMIRAL.

Raison de plus pour m'en aller.

ROSALIE, *l'arrêtant.*

Ah! monsieur, restez, je vous en prie, j'ai besoin de votre présence.

L'AMIRAL.

Pour voir une chose que je désapprouve dans ma conscience!

ROSALIE, *à demi-voix.*

J'ai besoin d'un protecteur!

L'AMIRAL, *surpris.*

Que signifie?...

LA MARQUISE.

Voilà le comte, et nos parents.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE, LE NOTAIRE, LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR *de Jean de Paris.*

Allons fêter,

Complimenter
La marquise et sa fille.
Oui, le bonheur,
Cher à son cœur,
Doit l'être à sa famille.

LA MARQUISE.

Monsieur le comte, recevez mes félicitations sur l'heureuse union qui se prépare.

LE COMTE, *à Rosalie.*

Croyez, mademoiselle, qu'il ne tiendra pas à moi, que vous ne soyiez la plus heureuse des femmes.

LA MARQUISE.

Monsieur le notaire, vous avez préparé le contrat?

LE COMTE.

Tout est parfaitement rédigé, il n'y a plus qu'à signer.

L'AMIRAL, *à Rosalie.*

C'est pour cela que vous m'aviez fait rester?

ROSALIE.

Un moment. — Je déclare en présence de tout le monde que l'on veut me faire violence, et que je ne signerai pas.

TOUS.

Comment!

L'AMIRAL.

A la bonne heure, vous êtes une bonne personne.

LA MARQUISE.

Vous l'approuvez, amiral?

L'AMIRAL.

Oui, par la Sainte-Barbe!

LA MARQUISE.

Et vous osez, ma fille!...

ROSALIE.

Vous m'y avez forcée, madame.

LA MARQUISE, *furieuse.*

Mademoiselle!

ROSALIE, *sèchement.*

Je suis madame Guillaume, et je serai fidèle à mon mari.

LE COMTE, *jetant la plume.*

Mais c'est une dérision!

LA MARQUISE.

Quelle audace!... Ma fille, vous allez rentrer dans votre appartement, vous y resterez enfermée jusqu'à ce que vous soyiez revenue à des sentiments plus raisonnables, et à l'obéissance que vous me devez.

L'AMIRAL.

Comment madame, vous oseriez!

ROSALIE.

Madame, je me retire chez moi Sachez, amiral, que l'on a mis mon mari à la Bastille, et que c'était pour avoir sa liberté que je me sacrifiais.

L'AMIRAL, *à la marquise.*

Vous m'aviez trompé, madame... oh! c'est indigne. Mais je vais parler au ministre, moi, et lui faire sentir toute l'injustice de son acte arbitraire.

LA MARQUISE.

Vous?

L'AMIRAL.

Oui, moi! Il me connait pour un vieux Saint-Jean Bouche-d'or. Je dis la vérité à tout le monde.

LA MARQUISE.

Allez, monsieur, faites ce qui vous plaira. Je suis maîtresse chez moi. Rentrez dans votre appartement, ma fille.

ROSALIE.

Je vous obéis, madame. (*Elle entre. — On entend au dehors des cris et un grand tumulte.*)

TOUS, *dans le plus grand effroi.*

Grand Dieu! Qu'est-ce que c'est que cela?

LE COMTE, *courant à la fenêtre.*

Une foule immense de peuple, avec des armes de toute espèce, des fusils, des sabres, des piques!...

L'AMIRAL.

Quand je le disais que la mer était houleuse. Le tourbillon approche, la tempête va éclater. C'est une révolution qui commence.

TOUS.

Une révolution!

L'AMIRAL.

Le peuple se remue donc, enfin. Je cours me joindre à lui. (*Il sort précipitamment — Le tumulte continue au dehors, on entend des tambours des coups de fusils. Tout le monde se précipite aux fenêtres, ou s'enfuit en désordre.*)

CHOEUR.

FINALE DU PREMIER ACTE DU BARBIERE.

(DE ROSSINI).

Quel bruit affreux! il approche, il augmente,
La foule accourt et paraît mécontente.
Il sème l'épouvante.
Grand Dieu! grand Dien! quelle rumeur!
Nous sommes frappés de terreur.

(*Le rideau baisse.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Un petit salon précédant la chambre à coucher de Rosalie.—Pendant l'entr'acte on entend des cris, du tumulte, les tambours, des coups de canon et de fusil.

SCENE I.

GUILLAUME, *étendu sur un canapé.—On entend encore quelques coups de fusil, Guillaume s'éveille.*

Encore la fusillade! Que diable s'est-il donc passé cette nuit? J'ai entendu un tintamare... cet appartement donne sur des cours intérieures, on ne peut pas voir ce qui se passe dans la rue, mais il faut que ce soit quelque chose d'extraordinaire. Et Rosalie... comment ça ne l'a-t-il pas réveillée? (*Il va écouter à la porte de la chambre.*) Pauvre amie, elle dort encore, elle a dû être si fatiguée des émotions de la journée!

SCENE II.

GUILLAUME, ROSALIE, *avec un costume simple.*

ROSALIE, *entr'ouvrant la porte.*

Bonjour.

GUILLAUME.

Ah! te voilà éveillée... Tu as quitté ces parures qui m'ont fait tant de peine, je ne t'en aime que mieux. Cette simplicité te rend plus jolie. Comment as-tu reposé?

ROSALIE.

Bien, et toi?

GUILLAUME, *montrant le canapé.*

Voilà mon lit.

ROSALIE.

Pauvre homme!

GUILLAUME.

Il est plus doux que celui où je dors ordinairement. Mais il s'agissait bien d'être délicatement, il s'agissait de veiller pour toi. D'ailleurs, j'ai peu dormi. Le bruit qui s'est fait dehors toute la nuit!... Si je n'avais pas craint de te laisser seule, j'aurais été m'informer de ce qui se passait.

ROSALIE.

Tu aurais fait une grande imprudence.

GUILLAUME.

Et puis, nous étions bien enfermés. Cependant, il m'a pris des tentations de briser la porte, et c'eût été l'affaire d'un bon coup de poing.

ROSALIE.

Et le bruit aurait éveillé les gens de la maison.

GUILLAUME.

Ah ça, mais je suis donc aussi prisonnier, moi! Il est vrai qu'avec ma jolie petite geôlière, je ne m'en plains pas... Mais maintenant, comment sortirons-nous?

ROSALIE.

J'espère que l'amiral ne nous oubliera pas ; il a dit qu'il irait parler au ministre.

GUILLAUME.

Je veux bien attendre encore : mais si cela n'en finit pas, je me révolte, je prends une barre de fer, un chenêt, j'assomme cette canaille de valets, et je t'enlève de vive force.

ROSALIE.

Laisse-moi plutôt faire une tentative auprès de ma mère : la nuit porte conseil, et ma ferme résolution d'hier l'aura peut-être fait réfléchir.

GUILLAUME.

Tu as toujours raison. Oh! les femmes!... comme la volonté est puissante dans une jolie bouche!

ROSALIE, *riant.*

Comme tu es galant, pour un mari...

GUILLAUME.

Notre ménage durerait cent ans... Notre ménage! qu'il me tarde de m'y voir!

ROSALIE.

Et moi donc.

GUILLAUME.

Nous vivrons comme des bienheureux, dans un paradis... Mais il faut vivre; et je t'avoue que je me sens de l'appétit.

ROSALIE.

On va sans doute m'apporter mon déjeûner, nous le partagerons.

GUILLAUME.

Oui, probablement une tasse de chocolat, avec un petit pain au lait ou des échaudés... Ces gens comme il faut, ça mange comme des moineaux. J'aimerais mieux un bon chiffon de pain et un morceau de petit salé.

ROSALIE.

J'en demanderai.

GUILLAUME, *riant.*

On se moquera de toi; on ne te croira pas un si gros appétit.

ROSALIE.

Ah! c'est vrai... J'entends du bruit. Cache-toi encore.

GUILLAUME.

Me cacher! me cacher! c'est vexant!

ROSALIE.

Il le faut bien cependant, monsieur. Dans ma chambre.

GUILLAUME, *souriant.*

J'y penserai à toi. (*Il lui envoie des baisers en s'en allant.*)

ROSALIE, *le poussant.*

Allons donc, monsieur! (*Elle ferme la porte sur lui. On frappe à la porte.*) Qui est là?

LA VOIX D'UN DOMESTIQUE.

Madame la marquise fait dire à mademoiselle qu'elle va venir la voir.

ROSALIE.

Dites-lui que je l'attends.

LE DOMESTIQUE.

Ça suffit, mademoiselle.

GUILLAUME, *entr'ouvant la porte.*

Qu'est-ce que c'est?

ROSALIE.

Ma mère.

GUILLAUME.

Tu ne veux pas que je lui parle?

ROSALIE.

Tu gâterais tout. Rentre. (*Elle pousse la porte. On entend ouvrir le double tour.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ROSALIE.

LA MARQUISE, *pâle et émue.*

Il y a de terribles nouvelles, ma fille.

ROSALIE.

Eh! mon Dieu, ma mère, qu'avez-vous? vous êtes pâle, émue...

LA MARQUISE.

Vous ignorez ce qui s'est passé; moi-même, je ne le sais qu'à moitié : je suis restée enfermée dans mon hôtel; mais Paris est en révolte, un peuple furieux s'agite, il n'y a plus ici de sûreté. Je vais partir pour mon château, et je vous emmène avec moi.

ROSALIE, *effrayée.*

Vous voulez m'emmener, madame?

LA MARQUISE.

Il le faut bien. Croyez-vous que je vous laisserais exposée aux dangers qui nous menacent tous?

ROSALIE.

Mais, ma mère...

LA MARQUISE.

Je ne puis rester dans une ville en révolution, et vous devez me suivre.

ROSALIE, *à part.*

Mon Dieu! et Guillaume...

LA MARQUISE.

Préparez-vous à partir.

ROSALIE.

Vos craintes sont peut-être exagérées. J'ai des amis parmi le peuple, et quand je dirai que vous êtes ma mère... car vous l'êtes, madame, je ne puis l'oublier, malgré la sévérité que vous avez eue envers moi. Je vous vois dans le chagrin, dans l'inquiétude, permettez-moi de vous consoler, de vous rassurer.

LA MARQUISE.

Votre amitié me touche.

ROSALIE, *à part.*

Si j'osais lui dire...

LA MARQUISE.

Mais, allez, allez vous préparer au départ.

ROSALIE, *à part.*

Allons consulter Guillaume.

LA MARQUISE.

Je vous attends.

ROSALIE.

Je vais revenir, ma mère... Permettez-moi de vous embrasser. (*Elle l'embrasse et sort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE.

C'est une charmante enfant! quel malheur, que ce mariage!... Mais le comte n'arrive pas, il devait m'apporter des nouvelles... Ah! je crois que je l'entends.

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE, *en habit de voyage.*

J'entre sans me faire annoncer. Tous vos gens sont occupés, les uns à regarder les groupes de furieux qui parcourent les rues, les autres à exécuter les ordres que je viens de leur donner.

LA MARQUISE.

Vous me faites frémir! Dites-moi donc ce qui s'est passé!

LE COMTE.

Vous ne le savez pas?

AIR *du Pas redoublé.*

Méprisant les antiques droits
Que respectait la France,
On vient de braver de nos rois
La plus forte défense :

Malgré ses remparts effrayants,
Une troupe en guenille
Vient, en quelques heures de temps,
De prendre la Bastille!

LA MARQUISE.

La Bastille est prise?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais alors, ils prendrons tout!

LE COMTE.

Vous croyez?

LA MARQUISE.

Ils en sont capables.

LE COMTE.

Ils sont capables de tout. Ce matin même, ils parlent de l'abattre.

LA MARQUISE.

Ils abattront aussi nos titres, nos priviléges, il n'y aura plus de noblesse.

LE COMTE.

Est-ce qu'ils pourront s'en passer?

LA MARQUISE.

Ils diront que oui.

LE COMTE.

Les malheureux! Eh bien laissons les se rouler dans leur roture, et faisons comme plusieurs nobles de mes amis, qui vont émigrer.

LA MARQUISE.

J'en avais déjà le projet: j'ai fait emballer cette nuit mes effets les plus précieux, et je vais partir pour mon château.

LE COMTE.

Pour votre château! c'est hors de France qu'il faut aller. On ne sera en sûreté que hors du royaume; le rendez-vous est à Coblentz.

LA MARQUISE.

Et vous croyez qu'il faut...

LE COMTE.

J'en suis tellement persuadé que j'ai fait venir à votre hôtel des chevaux de poste; il faut se hâter.

LA MARQUISE.

Allons, je suis de votre avis.

LE COMTE.

Ce n'est pas que j'aie positivement une grande frayeur; mais je pense qu'il est prudent de partir tout de suite.

LA MARQUISE, *effrayée.*

Vous avez raison.

LE COMTE.

Votre voiture est attelée, le postillon est à cheval. Partons, partons.

LA MARQUISE.

Oui, partons... Venez, ma fille... Pauvre enfant, il faut l'emmener. (*On entend un grand bruit au dehors.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *accourant tout effrayé.*

LE DOMESTIQUE.

Madame, madame la marquise!

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc?

LE DOMESTIQUE.

Ah! madame, la cour est pleine de peuple; ils ont enfoncé les portes de l'hôtel; ils montent les escaliers, les entendez-vous?

LE COMTE.

Vous avez trop tardé à partir.

SCENE VII.

LES MÊMES, JOLICOEUR, L'ENRHUMÉ, LA MÈRE GUILLAUME, *foule d'*OUVRIERS *du port, et de* PEUPLE, *hommes et femmes, armés de piques, fusils, sabres, etc.*

JOLICOEUR.

Halte-là! On ne sort pas!

LA MARQUISE, *effrayée.*

Que voulez-vous? que demandez-vous?

TOUS, *criant.*

Il nous faut Guillaume!

MÈRE GUILLAUME.

Il me faut mon fils!

LA MARQUISE.

Comment, il vous le faut?

LE COMTE.

Il n'est pas ici.

JOLICOEUR.

Alors, où est-il? Vous l'avez emmené de chez sa mère; vous aviez dit que vous le conduisiez à la Bastille. Tous les prisonniers sont sortis; nous avons visité tous les cachots, il n'y était pas.

TOUS.

Non, il n'y était pas!

MÈRE GUILLAUME,

Vous m'avez indignement trompée, madame! (*Au peuple.*)

Oui, elle m'a trompée, cette femme! Elle m'avait promis de me rendre mon fils, mon fils, entendez-vous? mon soutien, l'appui de ma vieillesse, l'époux du choix de Rosalie; mais elle a été blessée de ce que sa fille avait épousé un homme du peuple.

JOLICOEUR.

Comme si le peuple n'avait pas aussi de nobles sentiments! Eh bien! notre bon Guillaume, notre camarade, le mari de sa fille, elle n'a pas hésité à le faire enlever par des agents d'un pouvoir despotique et injuste. Elle a dit : il mourra dans une prison; mais il n'y était pas dans cette prison; on l'a caché quelque part... On l'a peut-être tué !

MÈRE GUILLAUME, *pleurant.*

Oui, oui! ils ont tué mon fils!...

TOUS.

Alors! malheur à elle ! (*On la menace de tous côtés.*)

LA MARQUISE, *à genoux.*

Grâce ! grâce! je vous en prie!

TOUS, *la menaçant.*

Il nous faut Guillaume!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUILLAUME, *ensuite* ROSALIE.

GUILLAUME.

Arrière, malheureux! que faites-vous? Lever la main sur une femme !

TOUS, *surpris.*

Guillaume!

MÈRE GUILLAUME, *le prenant dans ses bras.*

Mon fils!

JOLICOEUR.

D'où sors-tu ? On te retenait donc prisonnier, ici ?

GUILLAUME.

Mais non, calmez-vous, j'étais bien tranquille dans l'appartement de ma femme. (*Il va prendre Rosalie et la leur présente.*)

LA MARQUISE, *à part.*

Se peut-il?

JOLICOEUR.

Mais...

GUILLAUME.

Ma belle-mère le savait bien, si elle ne vous l'a pas dit tout de suite, c'est que vous l'avez effrayée.

LA MARQUISE, *à part.*

Je m'y perds.

JOLICOEUR.

Ah! c'est différent!

L'ENRHUMÉ.

Cependant, c'est une aristocrate.

GUILLAUME.

Elle, une aristocrate! vous vous trompez, mes amis. C'est une bonne patriote. Sans cela, est-ce que je serais chez elle? Il est vrai qu'elle a d'abord hésité; un petit mouvement d'ambition, c'est pardonnable; mais quand elle a su que j'étais un honnête homme, elle m'a accueilli, elle m'a ouvert sa maison, et elle m'a appelé son gendre.

JOLICOEUR, *allant à elle.*

Pardon, excuse, madame la marquise. Oh! alors, vous êtes une brave femme. Touchez là, et criez avec nous: vive la nation.

GUILLAUME, *bas à la marquise.*

Allons donc, madame.

LA MARQUISE, *hésitant.*

Oui, mes amis, vive la nation qui compte dans son sein des hommes si généreux; de nobles cœurs comme celui de Guillaume. (*Elle prend Rosalie et Guillaume dans ses bras.*)

JOLICOEUR.

Ainsi donc, farceur, tu étais ici depuis hier? C'est donc ça que tu n'étais pas à la prise de la Bastille?

GUILLAUME.

La Bastille est prise! et par qui?

JOLICOEUR.

Par le peuple.

GUILLAUME.

Et je n'étais pas là!

L'ENRHUMÉ.

Pendant que nous nous battions, tu faisais la noce.

SCENE IX.

LES MÊMES, LOLOTTE, L'AMIRAL.

LOLOTTE, *arrivant avec un chapeau à cornes et un sabre à la main.*

J'y étais, moi. J'ai coupé à un invalide sa jambe de bois!

L'AMIRAL.

Et moi aussi, j'y étais.

LA MARQUISE.

Vous, amiral?

L'AMIRAL.

Oui, parbleu, ne vous avais-je pas dit que j'allais me mêler au peuple? C'est ma première campagne de terre; pas mal, n'est-ce pas, pour un coup d'essai?

LE COMTE.

Je vous fais mon compliment.

L'AMIRAL.

Je ne vous fais pas le mien.

LE COMTE.

J'abjure mes erreurs, et pour montrer mon civisme, je veux me marier sans ambition et sans intérêt. J'épouserai une jeune et jolie patriote sans dot.

LOLOTTE.

Monsieur le comte, je suis jeune, je suis patriote et je n'ai pas le sou.

LE COMTE.

Je vous ferai la cour pendant cinq ou six mois, et si nous nous convenons, ça ira.

LOLOTTE.

Il faut que ça aille tout de suite, et si monsieur l'amiral...

L'AMIRAL.

J'ai été marié une fois, c'est bien assez.

LOLOTTE.

Mais vous, monsieur Jolicœur...

JOLICOEUR.

Combien me donnez-vous de temps?

LOLOTTE.

La Bastille a été prise en une demi-journée.

JOLICOEUR.

Je vous prends.

LOLOTTE.

Je me rends.

GUILLAUME.

Allons, mes amis, les mauvais jours passent, les bons arrivent, union partout, et confiance dans l'avenir.

CHOEUR.

FINALE DU DEUXIÈME ACTE DE *Mme ROLAND*.

(Doche.)

Un nouveau jour vient briller sur la France!
O mes amis, saluons sa clarté :
Et que nos cœurs naissent à l'espérance,
Dans le moment où naît la liberté.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.